

Les pays étrangers doivent 156 milliards \$ aux banques canadiennes

pages 2 et 3

Vogel:
celui qui
dérange les
plans de
Reagan

page 6



Jacques
Duval:
l'essai
de la
Honda
Prélude,
version
canadienne

pages 8 et 9

Pourquoi PLUS?

Le magazine PLUS vous présente son premier numéro. Il n'a pas la prétention de se vouloir un magazine complet que l'on achète séparément. Imprimé sur papier journal, il se veut un complément d'information indispensable aux quotidiens du samedi qui le véhiculeront. LA PRESSE est la première à le faire. PLUS prend la place du défunt «Perspectives» dans une formule renouvelée qui met l'accent sur «lire» plutôt que «voir», les reportages et les chroniques plutôt que l'illustration.

Reportages et chroniques que les lecteurs de LA PRESSE avaient l'habitude de trouver soit dans le journal soit dans «Perspectives». S'y ajoutent cependant de nouvelles chroniques inédites comme «cuisiner» avec Pol Martin, «photographier» avec Antoine Désilets de même que des grands reportages comme celui qui ouvre aujourd'hui le magazine, où Alain Dubuc lève le voile sur une dimension peu connue de l'univers des banques canadiennes.

Au fil des mois, de nouvelles chroniques, des documentaires, des reportages viendront se greffer sur ce supplément qui deviendra vite, nous n'en doutons pas, un magazine le plus complet possible.

La rédaction.



Serge Grenier

L'EMPIRE DES SENS

UNE EXPOSITION

Le XXe siècle sur ordinateur

Ne reculant devant rien, le Musée des beaux-arts de Montréal possède maintenant un ordinateur. On s'approche de lui, on presse un bouton et il étale sa culture sur écran cathodique. Mais il ne faut pas trop lui en demander: il ne s'intéresse qu'au XIXe siècle. Il en coûte deux dollars pour entrer au musée mais c'est gratuit de quatre heures trente à cinq heures. Une demi-heure, c'est peu. Pour voir la récente exposition Violat, c'était amplement suffisant.

DES DISQUES

Trenet et Sinatra

Il n'est plus jeune, Charles Trenet — on l'appelle le vieil homme et « La mer » — mais on dirait qu'il redevient à la mode. Pour les nostalgiques, on peut le trouver en coffret chez quelques bons discaires. Une petite fortune — environ 130\$ — pour un petit trésor: sur 16 disques, les versions originales de 180 et quelques chansons enregistrées entre 1938 et 1963. Quoi dire? « Eat your heart out, Claude Léveillé! » De la même époque, un microsillon dont je ne me lasserai jamais même si je vis jusqu'à 102 ans: **Swing Easy**, de Frank Sinatra. Enregistrées vers 1954 par un Sinatra à la voix d'or, quelques-unes des plus belles chansons américaines jamais écrites. Le chef-d'oeuvre, la beauté suprême: **Just One of Those Things**.

UN RESTAURANT

Une vraie cuisine chinoise

Rue Mackay, dissimulé dans une maison fin XIXe siècle, de savants éclairages, des murs laqués, des néons discrets, un propriétaire juif, un pianiste noir, une cuisine chinoise: **Abacus**. Ici, ni vases Ming sur piédestaux, ni lampes chinoises au plafond, ni dragons de papier qui courent sur la muraille. Un décor tout ce qu'il y a de plus design. Et c'est très bon. C'est même cochon. Une cuisine à faire damner la veuve de Mao. Un repas pour une bande de quatre, avec apéritif et vin, pour environ 45\$ par tête d'honorable client. Et comme dirait Françoise Kayler: toilettes impeccables.

À LA RADIO

Un cardinal devenu rigolo

Bien sûr que huit heures, le dimanche matin, c'est beaucoup trop tôt pour écouter la radio. Et pourtant à Radio-Canada depuis plusieurs mois déjà, avec une verve qui coule de source, le cardinal Paul-Émile Léger se raconte au père Émile Legault. Une surprise totale. Alerté, pétillant, malicieux et, forcément, bien renseigné, se moquant volontiers de lui-même, le saint homme y tient des propos qui dérideraient même le plus militant des athées. On est loin de l'homme d'Eglise qui, un certain jour avait lancé à la gare Centrale, venant de Rome: « Montréal, ma ville, tu t'es faite toute belle pour accueillir ton Prince. »

DES FILMS

Un couteau, un bateau

Still of the Night: un psychanalyste, une femme blonde, un couteau. Tous beaux et froids. Des extérieurs qui sont toujours de nuit, des frissons. Très Hitchcock. Un bon petit suspense comme il s'en fait encore. Un film allemand, **Le Bateau**. Ou comment on étouffe dans un sous-marin allemand pendant la Seconde guerre mondiale. Deux comédies: **My Favorite Year** et **The World According to Garp**. Garp le film est aussi drôle que Garp le livre. Malade mais drôle. Enfin, si vous n'aimez pas vous retrouver dans une salle archi-bondée, attendez encore quelques semaines avant d'aller voir **Tootsie**.

UN LIVRE

Vicieux Matou, va!

On me dit que certains n'ont pas encore lu **Le Matou**, d'Yves Beauchemin. Il faudrait qu'ils se hâtent avant que quelques millions de lecteurs à travers le monde ne leur dament le pion; avant que le film ne sorte; avant la mini-série à Radio-Canada, la bande dessinée, le disque et le masque. Mais attention: selon **Jonathan**, le seul magazine juif québécois — je le reçois chaque mois par la poste sans l'avoir jamais demandé — **Le Matou** serait un roman raciste. Ah bon!

Les prêts des banques canadiennes à l'étranger: 156 milliards \$

Les Canadiens l'ignorent: les banques du pays ont prêté la somme phénoménale de 156,9 milliards \$ à l'étranger. L'ensemble de ces prêts s'est révélé très profitable jusqu'ici, mais des nuages pointent à l'horizon. En effet, quelque 15 milliards de cette somme sont allés au Mexique, au Brésil, au Venezuela et à l'Argentine, quatre pays actuellement incapables de rembourser leur dette et qui à eux seuls menacent d'une crise grave l'ensemble du système bancaire international.

L'enjeu de la crise porte sur une somme de 700 milliards prêtée par le réseau international des banques à des pays en voie de développement ou à des États de l'Europe de l'Est dont la plupart éprouvent un grand mal à respecter leurs obligations. Aux États-Unis, des banquiers en font des cauchemars. Au Canada, la réaction des banques et des analystes est plus sereine, quoique empreinte d'inquiétude.

« Il n'y a aucun doute que la situation est sérieuse », affirme le prochain président de la Banque Royale, Allan R. Taylor, qui précise: « Sérieuse, mais contrôlable. »

Bill Kennet, inspecteur général des banques à Ottawa — le plus haut fonctionnaire canadien responsable de la Loi des banques — explique de son côté: « Je ne dis pas qu'il n'y a pas de problème. Mais nous avons des solutions. »

Bravade?

La confiance qui habite les banquiers canadiens là où leurs collègues américains paniquent s'appuie sur deux facteurs réels: la solidité et l'expérience des banques

canadiennes d'abord, et surtout ensuite le succès escompté des opérations internationales de sauvetage menées auprès des pays menacés de banqueroute.

Les géants canadiens

Le poids des banques canadiennes sur la scène mondiale est disproportionné par rapport à la taille de notre économie. En novembre dernier, leurs prêts internationaux s'élevaient à 156,9 milliards \$, soit dix pour cent du total mondial de 1 500 milliards \$. Cette présence importante s'explique par le fait que les banques canadiennes ne sont pas des PME bancaires! Les cinq grandes, les « Big Five », se classent toutes parmi les 55 plus importantes banques au monde et la Banque Royale est la quatrième d'Amérique du Nord.

Le risque que représentent ces énormes prêts dépendra bien sûr des pays à qui ils ont été consentis. Le tableau, qui décrit la composition internationale de ces prêts en devises étrangères, montre que 72 p. cent d'entre eux se sont concentrés dans des pays industrialisés, donc sans danger: États-Unis, pays de l'OCDE, sans

compter les nombreux prêts en dollars américains à des entreprises canadiennes.

Une somme de presque 30 milliards \$ a cependant été injectée dans des pays qui peuvent susciter une certaine inquiétude. De ce total, 4,7 milliards \$ sont allés vers l'Asie du Sud-Est, 2,5 en Europe de l'Est, et 1,3 en Afrique et au Moyen-Orient. Même s'ils peuvent comporter un élément de risque, ces prêts sont bien répartis à travers les continents et restent marginaux par rapport aux engagements totaux des banques canadiennes.

Là où le bât blesse, c'est en Amérique Latine et dans les Caraïbes. Nos banques y ont engagé environ 20 milliards \$, soit 12,8 p. cent de leurs prêts internationaux, ce qui les rendra vulnérables à tout remous sur ce continent.

Les pays chauds

Il n'existe pas d'information officielle sur les détails des prêts canadiens à des pays précis, contrairement aux États-Unis. À l'exception de l'Impériale et de la Toronto-Dominion qui ont dévoilé des informations partielles, les ban-

LA PART DU CANADA DANS LE CRÉDIT MONDIAL

	TOTAL MONDIAL	CANADA
PAYS RICHES	750	112
MOYEN-ORIENT	136	0.4
AFRIQUE	32	0.9
ASIE	62	4.7
EUROPE DE L'EST	54	2.5
AMÉRIQUE LATINE	210	20
PLACES FINANCIÈRES	260	15.5
TOTAL	1,500	156



Alain Dubuc

ques se placent sous le sceau du secret, invoquant, comme M. Taylor, « la confidentialité que nous assurons à nos clients ».

Des recoupements, ainsi que les évaluations d'analystes spécialisés dans le domaine bancaire chez Richardson Securities et Wood Gundy, permettent de fixer à 4,5 ou 5 milliards\$ les prêts au Mexique, 5 milliards\$ au Brésil, 2,2 milliards \$ à l'Argentine et 1,5 milliard\$ au Venezuela.

Les principales banques sont toutes présentes sur ce continent: la Royale arrive en tête avec 7,2 milliards\$; la BNE, 5,1; la Banque de Montréal, 4,5; l'Impériale, 4,2; la Toronto-Dominion, 2,9. Chacune de ces banques détiendrait de 800 millions\$ à 1,2 milliard\$ au Mexique ainsi qu'au Brésil.

Il faut toutefois dissiper une impression très répandue. Cet argent qu'elles prêtent à des pays étrangers n'est pas notre argent. Les données de la Banque du Canada indiquent clairement que les prêts en devises étrangères des banques canadiennes sont effectués avec de l'argent qu'elles obtiennent à l'étranger, par le biais d'emprunts ou de dépôts. Il n'y a donc pas de fuite de capitaux vers l'étranger. Au contraire, une partie de ces devises étrangères reviendra au Canada.

La frénésie collective

Comment en est-on arrivé là? Les banques canadiennes n'ont pas échappé à la frénésie collective qui s'est emparé du système bancaire international depuis dix ans. En 1970, la dette des pays en voie de développement s'élevait à 100 milliards \$. Elle a bondi à 700 milliards \$ cette année. Du côté canadien, les banques ont multiplié leurs prêts étrangers par douze pendant la même période, ce qui les a fait passer de 13 à 157 milliards \$.

Ce gonflement s'explique surtout par la crise pétrolière qui a inondé les marchés de pétrodollars que le système bancaire a recyclés. Cet argent a comblé un double besoin: celui des pays consommateurs qui cherchaient des devises pour payer leur facture pétrolière et celui des nouveaux producteurs qui ont utilisé ces capitaux pour mettre leurs ressources en valeur.

L'état s'est cependant resserré, sous les effets combinés de la récession, qui a privé ces pays des devises provenant des exportations, de la hausse des taux d'intérêt, qui a dramatiquement gonflé leur service de la dette. On a alors assisté à un jeu de dominos où de nombreux pays ont annoncé qu'ils ne pouvaient plus payer leurs intérêts ou même rembourser leur capital. En tout, environ 25 pays en sont là. Après la crise polonaise en 1981, ce fut la « bombe mexicaine » de l'été dernier. Par la suite, les crises se sont succédées: Bré-

Quatre mauvais payeurs:

- le Brésil
- l'Argentine
- le Mexique
- le Venezuela

L'enjeu: 15 milliards\$

sil, Argentine et plus récemment, Chili ou Roumanie.

Il faut cependant bien nuancer la portée réelle de ces crises. « Les gens croient que l'argent que nous avons prêté a tout été dépensé et que ces pays n'en ont plus. Ce n'est pas du tout le cas. Ces pays peuvent tous payer, mais ils ont des problèmes de liquidité. Il faut donc rajuster le tir, et accepter d'attendre plus longtemps avant d'être remboursés, 15 ou 20 ans au lieu des cinq ou sept ans qui étaient prévus », explique Allan Taylor.

Cet exercice s'appelle la restructuration. Il n'a rien de nouveau en soi, rappellent les banquiers. On le retrouve dans la vie de tous les jours, lorsqu'un consommateur, aux prises avec des difficultés temporaires, convainc son gérant de banque de refinancer sa dette et la rembourse sur une plus longue période.

La situation actuelle tranche toutefois par le nombre de pays en difficulté et la taille des dettes à restructurer, surtout dans le cas du Mexique et du Brésil où elle dépasse les 80 milliards \$. Cela devient alors un « travail de titans », comme le dit M. Taylor.

« On refait en deux mois ce qui a pris 100 ans à bâtir », remarque de son côté Gaétan Boivert, vice-président à la Banque Nationale. En fait, explique-t-il, le système bancaire mondial a dû mettre au point des techniques de négociation inédites pour amener un nombre imposant de banques, parfois plus de mille, à s'asseoir avec un gouvernement.

Un risque contrôlé

Selon les banquiers canadiens qui participent à ces négociations, les restructurations ont donné jusqu'ici d'excellents résultats. Cela a été possible grâce au rôle très actif d'organismes internationaux,

comme le Fonds monétaire international, la Banque Mondiale et parfois l'intervention directe de pays forts, comme les États-Unis.

Les résultats de ce travail rendent les observateurs optimistes quant à l'issue de la crise financière. « Qui parle encore de la Pologne? », rappelle M. Taylor, expliquant que ce pays, dont la crise financière a fait les manchettes, rembourse fidèlement depuis la restructuration.

Tout le succès de ces opérations de sauvetage repose toutefois sur un pari. On suppose que la crise de ces pays est temporaire et que ceux-ci sortiront de leur impasse actuelle grâce à ce coup de pouce.

Dans l'hypothèse la plus pessimiste, un pays en difficulté pourrait carrément répudier sa dette, c'est-à-dire l'effacer unilatéralement et refuser de payer. Mais là-dessus, tout le monde est unanime. « Un pays en faillite, ça n'existe pas. C'est un acte si sérieux, si déstabilisateur, cela isole-

rait tellement un pays que c'est impensable, parce qu'il doit continuer à vivre dans le monde », lance l'inspecteur général des banques.

Mais en bout de ligne, le pire n'arrivera pas parce que l'Occident industrialisé ne peut pas permettre que cela arrive. Les interrelations entre les pays industrialisés et les économies les plus développées du Tiers-Monde sont telles que notre survie dépend de leur bonne santé.

Les banques canadiennes

Quant au risque précis que courent les banques canadiennes, on l'évalue généralement en comparant les prêts menacés au capital qu'elles détiennent. Ce capital, d'environ 12 milliards\$, provient de l'avoir des actionnaires et des bénéfices non répartis: c'est en somme l'argent qui appartient aux banques plutôt qu'à leurs clients et qui peut servir à combler un trou. Pour que les banques canadiennes soient carrément étranglées, il faudrait par exemple que les quatre pays latino-américains en difficulté répudient leur dette.

Mais une constatation s'impose. Tout d'abord, les banques canadiennes, implantées en Amérique Latine depuis près de cent ans, s'en tireront mieux que celles des États-Unis. Les banques américaines, souvent de petites banques régionales, auront du mal à attendre 10 ou 15 ans pour récupérer leur mise de fonds.

Le risque couru par les banques canadiennes est moindre parce qu'elles ont surtout prêté aux gouvernements qui, en principe, ne feront pas faillite. Environ 80 p. cent

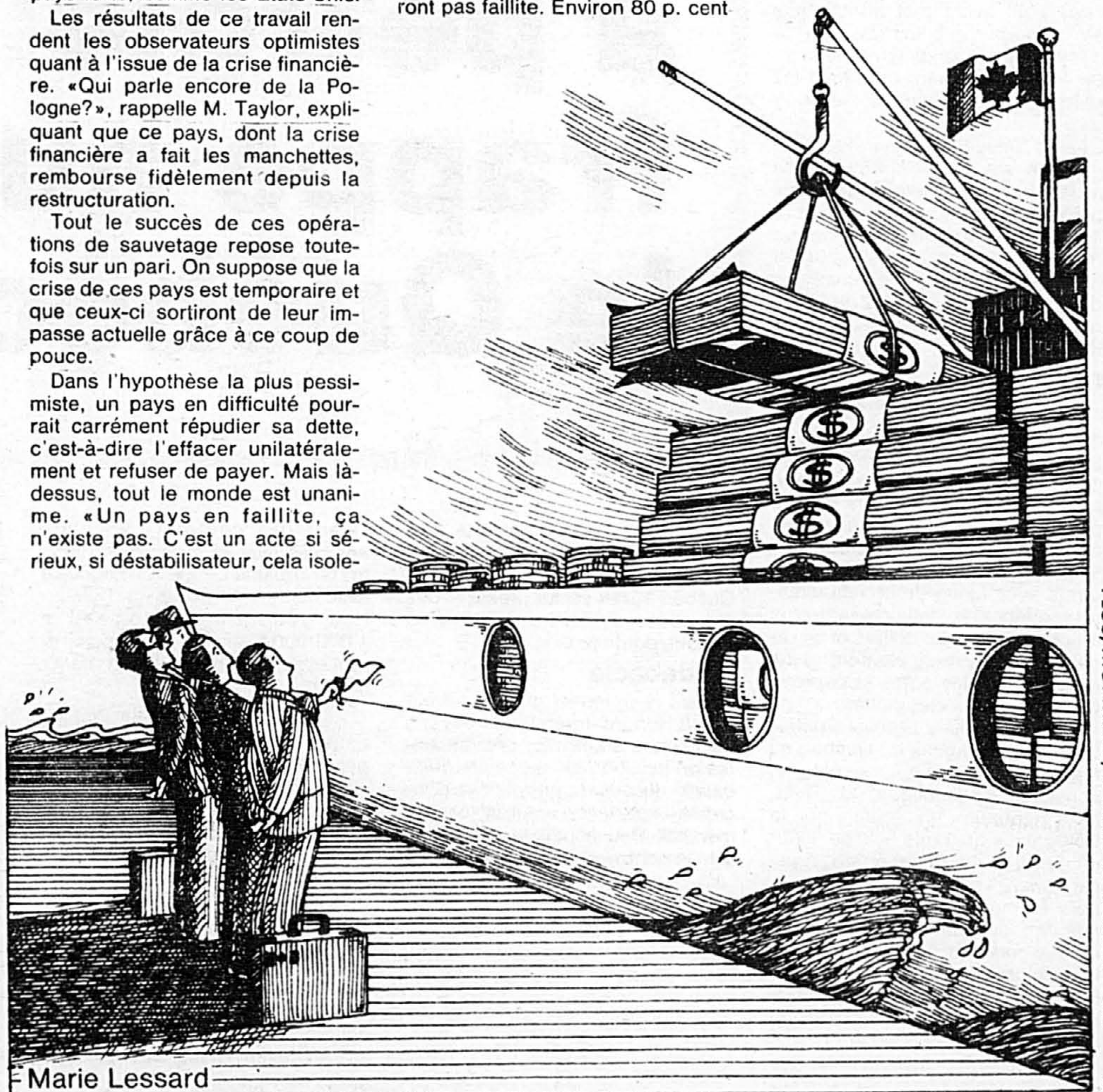
de leur portefeuille de prêts se compose ainsi de prêts souverains, tandis que les banques américaines ont prêté la moitié de leur argent à des sociétés privées. En outre, une partie de la dette est protégée par des dépôts des résidents de ces pays ou garantie par des produits exportés.

Une opération profitable

Si les restructurations se passent comme prévu, le tout aura été une opération profitable pour les banques canadiennes. « Nous faisons de l'argent, et comment! », s'est même exclamé un banquier montréalais. Lorsqu'elles acceptent l'étalement d'un remboursement de dette, elles exigent en échange des taux d'intérêt plus élevés en invoquant le fait que le risque du prêt augmente. Dans plusieurs cas, la rentabilité de ces prêts pourra doubler ou même tripler.

C'est pour cette raison que les banquiers canadiens ne regrettent pas leur aventure internationale qui, dans l'ensemble, s'est révélée « une activité excellente et fort profitable », selon l'inspecteur général des banques.

Les principales victimes de cette crise financière ne seront pas les banques, mais les pays du Tiers-Monde. Les restructurations leur permettent certes d'éviter la débâcle, mais cela les forcera à se serrer la ceinture pendant des années, à couper dans les programmes sociaux, à mettre un frein à leur croissance économique. Au Mexique ou au Brésil, la santé financière passera peut-être par la crise sociale. □



Marie Lessard



Pierre Saint-Germain



LE MEXIQUE AU BORD DE LA FAILLITE

La fermeture du robinet à pétrole frappe aussi le Québec

En 1980 lorsqu'il ouvrit au Mexique une Délégation générale, le gouvernement péquiste entretenait surtout l'espoir de décrocher pour le Québec d'importants marchés dans ce pays de 70 millions d'habitants alors en pleine expansion grâce au boom du pétrole. Mais les résultats de cette opération semblent jusqu'ici si peu satisfaisants à première vue et les perspectives d'une amélioration apparaissent tellement incertaines en raison du marasme dans lequel se trouve l'économie mexicaine qu'une grande question se pose: vaut-il encore la peine pour le Québec de maintenir une représentation à Mexico?

Une enquête menée sur place a apporté à ce sujet des éléments de réponse de nature à ébranler même les observateurs les plus pessimistes. Tous les points de vue, recueillis non seulement au sein de la Délégation générale, mais aussi auprès des milieux canadiens et mexicains, concordent directement ou indirectement sur des points essentiels:

—le Québec était justifié d'installer une mission au Mexique. Les déboires qu'il a éprouvés jusqu'à ce jour dans sa chasse aux débouchés sont avant tout attribuables au retournement imprévu de la conjoncture économique mexicaine — retournement dont tous les partenaires du Mexique ont souffert.

—le Délégation générale a toujours sa raison d'être parce qu'elle a déjà établi une tête de pont qui peut permettre au Québec de consolider ses acquis au Mexique même pendant la crise en cours et de mieux tirer parti des retombées d'une éventuelle relance de l'économie de ce pays d'ici à deux ou trois ans.

Des contrats

Sans être excellents, fait-on remarquer, les premiers fruits qu'a récoltés le Québec dans l'année qui a suivi la mise sur pied de la Délégation générale, alors dirigée par M. Henri Dorion, n'étaient pas à dédaigner. Selon les sources officielles, les nouveaux contrats obtenus avec l'aide de la « diplomatie » québécoise atteignaient plus de cinq millions de dollars et se répartissaient principalement dans les secteurs des pâtes et papiers, du bétail et de l'électricité.

« Pendant cette première période, les exportations du Québec au Mexique ont triplé », signale le conseiller économique, M. Reinhard Neubauer, en ajoutant que la Délégation générale « a pu jouer un certain rôle » à cet égard. Agissant auprès des « agents décisionnels et multiplicateurs » (gouvernement, sociétés, établissements d'enseignement supérieur, etc.), la mission québécoise visait à profiter, dans la mesure de ses possibilités, de l'immense potentiel qu'offrait alors le Mexique.

« Seulement dans le secteur des pâtes et papiers, précise M. Neu-

bauer, il existait des projets évalués à plus de un milliard de dollars et auxquels la participation du Québec aurait pu lui procurer des retombées de l'ordre de 50 à 60 millions de dollars. »

La débâcle

Mais le potentiel mexicain s'est mis à fondre lorsque le pays a commencé à affronter des difficultés en juillet 1981, à la suite de la baisse du prix du pétrole (sa principale exportation) sur le marché mondial. Peu à peu le Québec a subi le contrecoup de ce déclin. La

valeur des contrats (secteurs énergie, mines, foresterie, transports urbains) qu'il a négociés avec l'intervention de la Délégation générale est tombée à 1 800 000 \$ en 1982. Depuis, le processus de dégradation continue.

Selon M. Denis Gervais, qui est entré en fonctions comme Délégué général au début de l'automne dernier, « le potentiel mexicain identifié » qui peut assurer des retombées au Québec, à moyen ou à long terme, reste alléchant. Le principal dossier, pris individuellement, concerne la construction éventuelle du métro de la ville de Monterrey. Bombardier figure comme on sait parmi les candidats bien placés pour enlever cette affaire de près de 500 millions de dollars, au dire des spécialistes, et la Délégation générale veille au grain.

D'autres affaires

Les autres dossiers inscrits au potentiel se situent dans les secteurs suivants:

- pâtes et papiers (machinerie, papier, technologie): ventes éventuelles de 50 millions à moyen terme;
- agro-alimentaire (bétail): 15 millions;
- foresterie: 3 millions;
- télé-communications (appareillages petits et moyens): plusieurs millions de dollars.

Dans une interview à PLUS, le sous-ministre mexicain du Commerce extérieur, M. Luis Bravo Aguilera, a indiqué que le Canada peut demeurer l'un des grands fournisseurs du Mexique même

dans la situation difficile dans laquelle celui-ci se trouve. Il a souhaité que les hommes d'affaires des deux pays se connaissent davantage et que ceux du Canada viennent offrir au Mexique les produits dont il a besoin, notamment dans les secteurs suivants: agro-alimentaire (lait en poudre, maïs, fève soya), machinerie, produits chimiques et matériel de transport. Le niveau des importations mexicaines en provenance des différentes parties du Canada, y compris le Québec, dépendra pour une part du niveau des importations canadiennes en provenance du Mexique, a-t-il dit. Il laissait ainsi entendre que les échanges doivent être avantageux pour les deux camps.

Pour sa part, le président de la Chambre de commerce du Canada au Mexique, M. Maurice Schwarzman, nous a déclaré qu'en dépit de la crise, les exportations canadiennes au Mexique seront peut-être moins touchées que celles d'autres pays. Cette éventualité s'expliquerait du fait de la complémentarité des économies des deux pays. M. Schwarzman estime par ailleurs que l'on peut s'attendre à une hausse des investissements canadiens au Mexique si les détenteurs de capitaux y décèlent un « climat de confiance ». Présentement, moins de cinq p. cent de l'ensemble des investissements étrangers au Mexique seraient d'origine canadienne.

Pour ce qui est de la Délégation générale, dont le budget de fonctionnement (salaires compris, selon des sources officielles) est inférieur à 600 000 \$ par an, M. Schwarzman la considère comme « une présence très utile » non seulement dans le domaine économique, mais également sur le plan culturel et éducatif où de nombreux accords ont été signés entre Québec et Mexico. La Délégation générale, souligne-t-il, présente une « nouvelle dimension spécialisée complémentaire au rôle de l'ambassade du Canada et ajoute au prestige de notre pays ». □

LES ENSEIGNANTS ET L'ÉTAT EN FRANCE

Sous le signe de la coexistence pacifique

Une grève prolongée dans l'enseignement? M. Malcourant, porte-parole et vétéran de la Fédération de l'éducation nationale se gratte la tête. «Oui, il y en a eu... en mai 68. Mais je vous jure qu'il était temps que ça finisse.»

Les enseignants français, qui ont droit de grève en tout temps, débrayent en moyenne une ou deux journées par année au maximum.

En face de lui, Paul Roux, la trentaine, qui le seconde — et se prépare ces jours-ci à un voyage d'études au Québec où il va rencontrer ses collègues de la CEQ. Il commente avec effacement les mesures actuellement prises au Québec par le gouvernement: «Une augmentation brutale de la charge de cours et des baisses de salaires? Ça provoquerait ici une vraie révolution.

En France, dans l'éducation, aucun gouvernement n'a osé toucher vraiment aux droits acquis ni au pouvoir d'achat des enseignants.

Une certaine retenue

Malgré des problèmes (effectifs, matériel, locaux, salaires), la coexistence pacifique entre enseignants et ministère de l'Éducation est quasi exemplaire en France. «Chez nous, dit M. Malcourant, la notion de service public est fondamentale, et nous impose une certaine retenue. Il n'y a jamais eu — sauf cas extrême comme mai 68 — de grèves prolongées sur le dos du public. D'ailleurs la grève dure et à finir, ajoute Malcourant, n'aurait aucun sens: dans le secteur public, chaque journée de grève économise de l'argent au gouvernement. Dans notre cas, il s'agit d'une arme morale.» Journées non-payées? «Bien sûr, et nous souhaitons que ça reste ainsi, autrement ça ne serait pas sérieux.»

En contre-partie, le gouvernement n'a jamais tenté de coup de force. Les salaires des enseignants — qui sont pour le gouvernement des fonctionnaires comme les autres, c'est-à-dire un million de fonctionnaires sur les deux millions directement payés par l'État — sont déterminés par voie législative, lors de l'étude du budget. Mais, même dans les années 60, alors qu'il n'y avait aucune négociation au sommet, le maintien du pouvoir d'achat et la sécurité d'emploi ont été scrupuleusement respectés.

Les effectifs

Sur les conditions de travail, le gouvernement n'a pas non plus tenté de coup de force. Sous Gis-

card, on a pratiquement gelé les effectifs — la démographie étant plutôt stable. Ils ont augmenté de 30000 (trois p. cent) sous Mitterrand, ce qui est important. Les effectifs moyens, tous niveaux confondus, sont de 28 ou 30 élèves par classe. Cette norme n'a jamais été remise en question, même s'il y a d'importants déséquilibres (surcharges dans le technique notamment). Quels que soient les niveaux d'enseignement, un agrégé enseignera 15 heures, le certifié 18 et le diplômé «inférieur» 21 heures: un système plutôt injuste, mais lui aussi pratiquement immuable.

Les enseignants — comme les autres fonctionnaires — sont donc à l'abri de la crise? Oui: pour 1983, ils se sont contentés d'une hausse de huit p. cent, mais il y aura automatiquement réajustement en cas d'inflation supérieure. Par contre — subtilité extrême —



Louis-Bernard Robitaille

ils ont accepté, plutôt de bon gré, une sorte d'impôt de solidarité de un p. cent en faveur du budget de la sécurité sociale. Et donc en fait une amputation du pouvoir d'achat effectif. «Mais c'est une mesure spéciale, ce n'est pas la même chose qu'une baisse du pouvoir d'achat officiel», dit M. Malcourant. Et si la situation s'aggrave? «on ne peut pas exclure une vraie baisse pour les années à venir... ce ne sera pas nécessairement la guerre. Nous ne signerons pas l'accord, c'est tout.»

Les salaires

Cette sécurité totale et de l'emploi et du revenu se paye, si l'on peut dire, par des salaires plutôt modestes. Au primaire, les salaires vont environ de 10000 à 20000 \$ (après 20/25 années d'enseignement). Au lycée, cela dépend totalement du diplôme



(certificat ou agrégation), et les «fins de carrière» ne dépassent pas respectivement 26000 \$ et 36000 \$ (les impôts directs sont nettement plus faibles qu'au Québec et les allocations sociales plus fortes).

La fameuse grille n'est pas immuable, mais stable. De temps à autre, on lui donnera un «coup de pouce», par exemple actuellement pour «revaloriser» le métier d'instituteur au primaire. Mais il y a une certaine tendance à l'immobilisme: une revendication catégorielle satisfait entraînant des revendications en chaîne, on s'abstient en général de tout mouvement. Les écarts de salaires ne passant pas d'un à quatre dans toute la fonction publique, on préférera le système des primes, des avantages indirects plus ou moins avoués plutôt que de toucher à un équilibre délicat.

plus

éditeur
Jean Sisto

éditeur adjoint
Réal Pelletier

secrétaire de rédaction
Manon Chevalier

publicité
générale: Probec5 Ltée
Tél.: Montréal 285-7306
Toronto (416) 967-1814
de détail: La Presse, Ltée
Tél.: (514) 285-7306

Le magazine PLUS est publié par Hebdobec Inc., C.P. 550 Succursale Place d'Armes Montréal H2Y 3H3, monté et imprimé par LA PRESSE, Ltée. Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction réservés.

président du conseil
d'administration
Roger D. Landry

directeur général
Jean Sisto

responsable des
cahiers spéciaux
Manon Chevalier

secrétariat
Manon Beaulieu
Tél.: (514) 285-7319

Quoi de neuf en RFA?

VOGEL

Qui est-ce ce monsieur Vogel? Plusieurs se posent la question, en particulier les Américains qui s'inquiètent des déclarations non orthodoxes de ce monsieur Vogel. Candidat social-démocrate (SPD) à la chancellerie aux élections du 6 mars prochain en Allemagne de l'Ouest, M. Hans-Jochen Vogel vient perturber le jeu politique au moment où son pays s'apprête à prendre des décisions capitales en matière de défense.

Successeur de M. Helmut Schmidt, M. Vogel adopte sur la question du désarmement une attitude beaucoup plus conciliante que celle de l'ancien chancelier. Il flirte ainsi ouvertement avec le mouvement pacifiste, dont l'influence est immense en Allemagne, et aussi avec le Parti des verts (les écologistes), dont l'appui lui serait éventuellement nécessaire pour obtenir la majorité au Bundestag (assemblée législative).

«Je considère le mouvement pacifiste comme un allié des sociaux-démocrates», déclare-t-il, quelques jours seulement après sa nomination comme candidat. Autant de largesses que M. Schmidt ne s'était jamais permis. Lors de son récent voyage à Moscou, M. Vogel salue les propositions de désarmement du chef du Kremlin, M. Andropov. Reçu à Washington, il demande aux Américains de bouger et de faire des concessions. Il passe pour être le candidat favori des Soviétiques. On comprend que les Américains se soient montrés plutôt réservés à son égard, pour ne pas dire perplexes et embarrassés.

L'ouverture du parti

Ce monsieur Vogel inquiète d'autant plus qu'on ne l'a pas vu venir. Il n'est pas sorti d'une longue et tapageuse campagne au leadership — comme c'est l'usage en Amérique par exemple — mais d'une simple décision du comité directeur du parti, entérinée bien sûr par le congrès. Il n'a pas eu l'occasion par ailleurs, de se faire connaître à l'étranger par des fonctions extérieures, comme ministre de la Défense ou des Af-

aires extérieures. Le voilà donc propulsé, tout à coup sur l'avant-scène internationale à un de ces moments critiques de l'histoire allemande. Mais sa nomination comme candidat au poste de chancelier ne fut pas une surprise pour le parti. Elle n'a pas provoqué de luttes internes, elle a semblé s'imposer d'elle-même.

Qui est-il donc ce Vogel? Un homme du centre dit-on, alors que Schmidt était classé à droite dans l'échelle des sociaux-démocrates. Il se situe dans la ligne de pensée de Willy Brandt, qui a toujours préconisé l'ouverture du parti aux groupes contestataires et marginaux, ou si l'on veut, à tout ce qui se situe à gauche des chrétiens-démocrates, y compris donc les pacifistes et les verts. Mais il reste aussi fondamentalement attaché au droit et au pouvoir de l'État,

Albert Juneau

comme il l'a démontré dans la lutte incessante qu'il a menée contre le terrorisme et la bande à Baader, alors qu'il était ministre de la Justice dans le premier cabinet de M. Helmut Schmidt.

Ce qui frappe cependant les observateurs pour le moment, c'est sa volonté d'ouvrir le parti. Le secrétaire-général du SPD — un supporter de M. Vogel — n'a pas caché que la nomination de ce dernier représente une «césure» en ce qui concerne les grandes politiques, notamment la défense. Il s'agit peut-être d'une réorientation du parti, semblable à celle que

Willy Brandt a opérée à la fin des années 60, en mettant de l'avant l'Ostpolitik.

Dans le pays voisin, en France, les positions de M. Vogel ont suscité des réactions acerbes. En visite au Bundestag, à l'occasion du vingtième anniversaire du traité franco-allemand, le président français, M. Mitterand s'en est pris presque directement aux sociaux-démocrates en déclarant: «Écartons les faux-semblants...», faisant une allusion au courant pacifiste qui traverse le SPD. Ces paroles lui ont valu une désapprobation glacée de M. Brandt. La solidarité socialiste n'a pas suffi à rapprocher les deux grands partis de gauche.

Des armes superflus

Ce monsieur Vogel est donc en train de déranger bien du monde. Mais tout en douceur. En raison tout d'abord de sa personnalité. S'il n'a pas le charisme d'un Schmidt, qui n'hésitait pas à l'occasion à être cassant pour imposer son point de vue, il possède par contre une force subtile de conviction et un sens politique aigu. Juriste de formation, M. Vogel jouit d'une riche expérience. Agé de 57 ans, il s'est joint au SPD dès 1950. Depuis son élection à la mairie de Munich — il avait alors 34 ans — jusqu'à son entrée au Bundestag et au cabinet, son ascension à la direction du parti a été continue.

Monsieur Vogel a pu s'imposer aussi en raison de son attitude conciliante à l'égard des diverses tendances qui s'affrontent dans le parti. Le SPD a toujours été un parti divisé. Les sociaux-démocrates se plaisent d'ailleurs à rappeler que les divisions internes furent le moteur du développement du Parti socialiste allemand. Le programme d'implantation des nouvelles armes américaines sur le territoire allemand a secoué sérieusement le parti au cours des dernières années et M. Schmidt a dû mettre sa tête en jeu à quelques reprises pour imposer sa politique. Mais l'audience du mouvement pacifiste, loin de s'atténuer, s'accroît non seulement dans le SPD, mais aussi dans le Parti libéral et dans plusieurs autres milieux. Les derniers sondages confirment en effet



que 58 p. cent des Allemands de l'Ouest se déclarent hostiles à l'installation des armes nucléaires sur leur territoire.

C'est ainsi que la position de M. Vogel sur la question des armes nucléaires tend à s'éloigner de plus en plus de celle des chrétiens-démocrates de M. Kohl. «Je combats pour éviter le déploiement des armes nucléaires, alors que Kohl veut un mandat pour assurer le déploiement», déclare M. Vogel. Et il ajoute: «Je demande les pleins pouvoirs... afin de rendre ces armes «superflues». Cette bataille est loin d'être terminée. □



Antoine Merlino



L'homme dérange les Américains

antagonisme américain-soviétique en matière de désarmement fait rage sur la place publique depuis l'avènement au pouvoir en URSS de M. Youri Andropov, l'ancien patron du KGB.

Depuis le début de l'année, M. Hans-Jochen Vogel, candidat social-démocrate (SPD) à la chancellerie ouest-allemande, cherche à occuper le devant de la scène. Il a multiplié ses appels en faveur du non-déploiement d'armes nucléaires sur le continent européen et invité les États-Unis à répondre aux «éléments positifs» contenus selon lui dans les dernières propositions soviétiques pour une réduction des armements.

M. Vogel s'est rendu au cours du mois successivement à Washington, Moscou et Paris où il a eu des entretiens respectivement avec le président Ronald Reagan, le secrétaire général du PC soviétique, Youri Andropov et le président français François Mitterrand.

Le gouvernement américain s'était vivement félicité de l'arrivée au pouvoir en RFA en octobre dernier du chancelier conservateur Helmut Kohl qui soutient totalement les positions du président Reagan notamment à l'égard de l'Union soviétique. Mais devant les chances de succès non négligeables du Parti social-démocrate ouest-allemand aux prochaines élections, l'avenir apparaît très incertain pour Washington qui maintient fermement sa proposition de solution zéro-zéro dans les négociations sur les euromissiles.

Cette option avalisée par l'OTAN vise à obtenir le démantèlement de tous les missiles soviétiques (SS24, SS-5 ET SS-20) pointés sur l'Europe occidentale en contrepartie du non-déploiement par les Alliés à la fin de l'année de 108 fusées Pershing-2 et de 464 missiles de croisière en Europe de l'Ouest dans le cas d'un échec des négociations de Genève.

Au cours de sa visite à la Maison-Blanche le 8 janvier dernier, M. Vogel a cherché à convaincre le président Reagan de se départir de son intransigeance pour tenter d'aboutir à un compromis avec Moscou précisément sur une réduction des armements nucléaires en Europe.

M. Vogel a repris à son compte des suggestions de M. Egon Bahr, membre de l'aile gauche du SPD et l'un des promoteurs avec l'ancien chancelier Willy Brandt de la politique d'ouverture à l'Est dite «Ostpolitik».

Estimant que la solution zéro-zéro restera totalement inacceptable par Moscou — les dirigeants

du Kremlin ne cessent en effet de le répéter — MM. Vogel et Bahr suggèrent en conséquence que les Alliés s'accordent sur une formule de compromis pour répondre à la dernière offre du secrétaire général du PC soviétique, M. Youri Andropov.

Ce dernier a proposé notamment le 21 décembre dernier de réduire le nombre d'euromissiles soviétiques pointés sur l'Europe de l'Ouest à ceux possédés par la Grande-Bretagne et la France — soit 162 fusées — en échange du non-déploiement des Pershing-2 et des missiles de croisière américains sur le continent européen.

Une telle proposition n'est pas en soi acceptable selon MM. Vogel et Bahr car les missiles soviétiques sont équipés de trois têtes nucléaires alors que les fusées françaises et britanniques n'en possèdent qu'une.

Mais il conviendrait selon les dirigeants du SPD de faire une contre-proposition au Kremlin en acceptant le principe d'une prise en compte dans les négociations sur les euromissiles des armes nucléaires de la France et de la Grande-Bretagne à condition que Moscou ne déploie plus que 60 fusées SS-20 en direction de l'Europe occidentale.

La multiplication des interventions publiques de M. Vogel pour inciter l'OTAN à faire des concessions dans les négociations sur les euromissiles a profondément irrité les responsables américains. Ces derniers soulignent que les déclarations intempestives du dirigeant du SPD apportent de l'eau au moulin de la propagande soviétique dont le grand dessein est de diviser les Alliés et de «découpler», selon le mot des diplomates, l'Europe des États-Unis.

Les appels de M. Vogel n'en ont pas moins accru la pression psychologique sur Washington. C'est ainsi que le ton adopté par le président Reagan en réponse aux propositions soviétiques sur le désarmement a quelque peu changé. M. Reagan, au cours de ses dernières conférences de presse, a réaffirmé le maintien de l'option zéro-zéro, mais il a modéré ses attaques contre l'Union soviétique et souligné la détermination des États-Unis de poursuivre coûte que coûte les négociations à Genève.

Il reste que les Américains s'interrogent à présent sur le point de savoir si leurs efforts en vue de maintenir la cohésion des alliés de l'OTAN face à l'URSS ne vont pas être dramatiquement remis en question par le résultat des élections en Allemagne fédérale. □

PORTRAIT **MUAMMAR EL KADHAFI** Le mouvement perpétuel



Michelle Parent



Kadhafi et Michelle Parent, en entrevue à Tripoli

Une voiture s'arrête devant le Grand Hôtel de Tripoli. Un homme en descend entouré de gardes du corps. Des femmes. D'un pas ferme, le personnage emprunte l'escalier roulant qui le conduit à une réunion privée où mijotent les affaires du 19e sommet de l'Organisation de l'unité africaine.

L'homme s'appelle Muammar El Kadhafi. Fort bel homme à 40 ans. Je m'apprêtais à l'interviewer sur ses convictions religieuses pour *Second Regard*, qui passe demain, dimanche, à Radio-Canada. En même temps, je brûlais du désir de lui poser quelques questions de politique. Pas tellement sur ses idées — bien connues — mais par exemple sur les rumeurs venues de Washington concernant l'envoi de libyens chargés d'abattre le président Reagan en passant par le Canada.

Là-dessus, il sera évasif. Tout au plus consentira-t-il, un soupçon d'ennui au visage, à parler terrorisme. «La révolution n'a rien de commun avec le terrorisme, confie-t-il. C'est une action de libération. Et la Libye appuie l'indépendance et le droit des peuples à l'autodétermination. Mais le terrorisme, c'est quelque chose de différent. C'est ce que pratiquent les Etats-Unis contre les peuples. C'est ce que pratiquent les Israéliens contre les Palestiniens, les Libanais et les gens de Bagdad. Nous, nous considérons les Brigades rouges en Italie et la Bande Baader-Meinhof en Allemagne comme des groupes terroristes. Nous n'avons rien à faire avec le terrorisme.»

Rien de neuf. De fait, le politicien se révèle assez conventionnel finalement dans le jeu classique des interviews. Moins conventionnelle est sa façon de conduire les affaires de l'Etat. Et de se conduire.

Kadhafi a refusé les titres de président ou de premier ministre, pour leur préférer celui de «Guide de la révolution». Sa conception de l'organisation de la société débouche sur une troisième voie, «L'ère des masses», quelque part entre le capitalisme et le marxisme.

Dont acte. Je retrouve Kadhafi, au tableau noir, craie en main, de-

vant une bande d'étudiants rassemblés sur le campus de l'université de Kar Yunis à Benghazi. La performance tient à la fois du cours magistral, de la conférence et de la harangue politique. Par moments, les jeunes entonnent des slogans révolutionnaires et Kadhafi se mue alors en une sorte de «cheer leader».

Puis, sans avertissement, une blague à mon endroit: «Autrefois, dit-il, les Noirs étaient des esclaves. Aujourd'hui nous avons parmi nous une jeune femme étrangère qui doit être considérée comme une esclave si elle touche un salaire.»

Boutade didactique. Applaudissements. Décodé, le message est le suivant: le salariat est le produit de l'esclavage. «Pour être libre, selon Kadhafi, il faut être maître de ses besoins. Or un salaire, un revenu, devient vite un besoin essentiel.»

Le personnage est comme ça. Spontané. Puis évanescant. Pour resurgir soudain ailleurs, en d'autres lieux de la pensée. Ou en d'autres lieux du pays. Kadhafi sait que sa tête est mise à prix ici et là dans quelques officines obscures d'Occident. Il n'annonce jamais ses déplacements. Plus: personne ne sait où il habite. Il change constamment de demeure et de voiture. C'est non annoncé qu'il se présentera même à des réunions tout à fait officielles comme à cette rencontre des ministres des Affaires étrangères des pays de l'OUA, au Palais des congrès du peuple.

Arrive l'entrevue. Sûr de lui devant la caméra, condescendant même — comme un vrai politicien —, il attend le défi en s'informant sur le Canada, le Québec et le général de Gaulle. Mais peu à peu apparaît une autre dimension du personnage. Il est musulman. Un musulman qui n'entre pas nécessairement dans nos schémas. Il trouve par exemple que contrairement à la coutume, un homme ne devrait être marié qu'à une seule femme.

Pourquoi musulman? Le Coran, croit-il, est le seul livre sacré qui contient véritablement les mots de Dieu. L'Evangile ne contient que les paroles des prophètes, c'est-à-dire des paroles d'êtres humains. □



Yves Leclerc

DEMAIN
L'AN 2000

L'ère de «Lisa»

Il y avait plus d'un an qu'on attendait la sortie du «nouveau Apple». En novembre dernier, tous les responsables et les vendeurs de la société californienne de micro-ordinateurs ont été réunis dans le plus grand secret à Acapulco pour un «briefing» sur le nouveau produit, et ils en sont revenus avec l'air du chat qui a trouvé le pot de crème.

On a su pourquoi il y a deux semaines: sans préjuger de l'accueil que le public lui fera, on peut affirmer que «Lisa», le nouvel ordinateur personnel d'Apple, marque l'entrée en scène de la seconde génération de micro-ordinateurs.

Ce n'est pas tellement que les spécifications techniques du produit sont impressionnantes, mais que, pour la première fois, on s'est vraiment préoccupé de réaliser un appareil dont les gens ordinaires, ceux qui n'ont jamais touché à un ordinateur, puissent se servir confortablement. Enfin quand on dit «les gens ordinaires», il faut comprendre «les cadres supérieurs ordinaires»: Lisa coûtera autour de 15000\$ l'unité lorsqu'on commencera les livraisons en avril.

Qu'y a-t-il là-dedans de si révolutionnaire? Pour la première fois dans un micro-ordinateur autonome, on n'a pas besoin d'apprendre un tas de codes et de commandes techniques, de jongler avec des disquettes pour changer de programme, de se rappeler exactement où on en est rendu, de lire un interminable «manuel de l'utilisateur» écrit en patagon.

Un bureau électronique

Ce que John Couch et l'équipe des concepteurs de Lisa ont voulu faire, et ce qu'ils ont en grande partie réussi, c'est de créer sur ordinateur la reproduction électronique d'un bureau, avec ses papiers traînant ici et là, ses fichiers, ses corbeilles à courrier, ses blocs-mémos, et même son panier à papier. Et grâce à une «souris» et à des symboles graphiques (les «icônes»), ils sont même parvenus à restreindre au minimum l'utilisation du clavier.

Le principe de base de tout le fonctionnement est très simple: la «souris», un gadget que l'on tient dans sa main et qu'on peut promener sur toute surface plane, contrôle un «curseur», un pointeur en forme de flèche qui se déplace sur l'écran. Si on bouge la souris vers le haut, ou vers la droite, le curseur va vers le haut ou vers la droite.

Les opérations qu'on peut faire à tout moment sont inscrites sur une ligne tout en haut de l'écran. Les objets sur lesquels on peut ef-

fectuer ces opérations sont représentés par des symboles (chemises de classeur, poubelle, panier «out», etc.). Pour faire fonctionner l'ordinateur, on choisit au moyen de la souris l'objet (dossier, document) sur lequel travailler, puis l'opération à réaliser, et tout se déclenche. Le clavier n'est utilisé que lorsqu'il faut inscrire des nombres ou du texte dans la machine.

D'une fonction à l'autre

Le deuxième volet de cette conception, c'est qu'il n'y a plus de «programmes» distincts (traitement de texte, archivage, dessin, calculs financiers), mais un «environnement» global dans lequel on fonctionne sans avoir à se demander de quel programme on est en train de se servir. Il est toujours possible de mettre de côté ce qu'on est en train de faire, de travailler sur autre chose, puis de revenir à sa première activité.

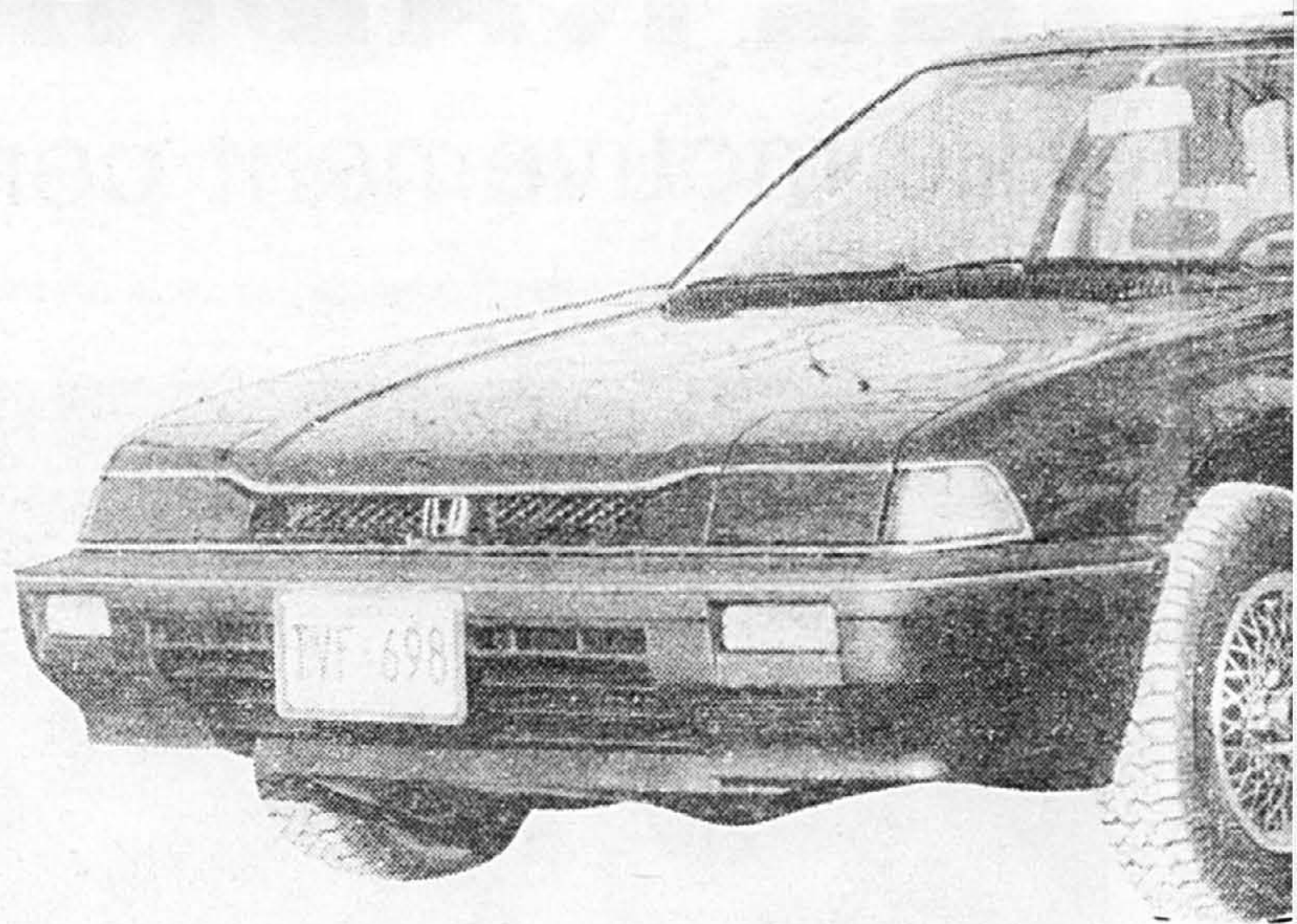
Par exemple, on peut être en train d'effectuer des calculs, et penser qu'il faut adresser un mémo à un collègue. Sans rien avoir à se rappeler ou à sauvegarder, on passe directement à la fonction «rédaction», on tape le mémo, on l'«expédie» par courrier électronique (Apple a prévu un réseau local de communications, A-Net, pour relier entre eux plusieurs ordinateurs d'une même entreprise), puis on revient à ses calculs.

Apple prétend (et une brève démonstration que j'ai vue semble leur donner raison) que chacune des fonctions de Lisa s'apprend en moins d'une demi-heure, et qu'une demi-journée d'apprentissage suffit pour maîtriser l'ensemble du système.

Lisa est-il vraiment original? Oui et non. Oui parce que c'est la première fois que ce concept est réalisé dans un système «grand public» à un coût raisonnable. Non, parce que la quasi totalité des idées ont été «empruntées» au terminal «Star» de Xerox, sorti il y a près de deux ans, dont le coût prohibitif (plus de 25000\$ au Canada seulement pour la console, sans compter qu'elle devait être branchée sur un ordinateur séparé pour servir à quelque chose) a empêché la diffusion.

Pourquoi Xerox a-t-il ensuite sorti un micro-ordinateur traditionnel et bête comme son modèle 820 au lieu d'utiliser l'expérience acquise avec le «Star» pour réaliser un produit du genre Lisa un an au moins avant Apple? C'est une question que j'ai l'impression que la direction de Xerox doit se poser ces jours-ci en regardant débiter «l'ère de Lisa»...

EN VERSION CANADIENNE L'essai de la Honda Prélude



Pour l'une des rares fois de son histoire, le Salon de l'Auto de Montréal, qui s'est déroulé du 14 au 23 janvier dernier a été témoin d'une vraie première mondiale. L'un des secrets les mieux gardés de l'histoire de l'automobile a été révélé à la presse internationale lorsque le rideau s'est levé, à l'ouverture du Salon, sur la toute nouvelle Honda Prelude 1983.

Selon son habitude, le constructeur japonais avait entouré la sortie de ce nouveau modèle du plus grand mystère et avait même mis sur pied de rigoureuses mesures de sécurité (frisant quelquefois le ridicule) pour préserver l'effet de surprise. On savait que la Prelude avait été complètement remaniée mais personne (ou presque) ne connaissait l'étendue de la transformation.

Aujourd'hui, le dernier rejeton de Honda a vu le jour et on peut d'ores et déjà affirmer qu'il se porte très bien. J'ai en effet eu le rare privilège (?) d'admirer sa nouvelle silhouette et d'analyser son comportement routier lors d'un essai privé réalisé à l'abri des re-

gards indiscrets au cours de l'automne 1982. J'ajouterai qu'il s'agissait d'un modèle identique à ceux qui seront commercialisés au Canada et non de la version américaine dont les caractéristiques, principalement du côté du moteur, sont quelque peu différentes.

Précisons tout de suite que dans sa nouvelle livrée, la Honda Prelude n'a plus tout à fait la même vocation que le modèle antérieur. Alors qu'il s'agissait autrefois d'un petit coupé sport sans prétention dérivé de la Accord, nous sommes maintenant en présence d'une voiture dont les visées sont nettement plus hautes.

Plutôt que de frayer avec les Toyota Célida, Datsun 200 SX, Ford EXP, Plymouth Sapporo ou autres pseudo-sportives, la Prelude 1983 veut joindre le club très sélect des GT, là où l'on retrouve des modèles de la trempe d'une Mazda RX-7, Datsun 280 ZX, Toyota Supra ou même la Porsche 944. Ce sont là de bien grandes aspirations mais Honda a soigneusement préparé le terrain pour assurer le succès de cette mutation. D'autre part, le constructeur japonais s'est donné une image sportive en participant avec succès au championnat d'Europe de formule 2 au cours des dernières années et, de l'autre, il a pris soin de doter la Prelude d'une fiche technique à la hauteur de ses ambitions.

La voiture demeure une traction avant mais elle hérite d'un tout nouveau moteur 4 cyl. de 1829 cm³ à deux carburateurs double

corps et douze soupapes (deux pour l'admission et une pour l'échappement) d'une puissance de 100 ch. à 5500 tr/mn. C'est là une amélioration de près de 30 p. cent par rapport à l'ancienne version pour une voiture dont le poids est pratiquement le même.

Cette Prelude diffère aussi de sa devancière par sa suspension qui est toujours à quatre roues indépendantes mais qui utilise à l'avant une double triangulation destinée à améliorer la stabilité et la maniabilité. Quant aux autres organes mécaniques, on retrouve une direction à pignon et crémaillère, un système de freinage avec disques à l'avant et tambours à l'arrière et une boîte de vitesses manuelle à 5 rapports ou une transmission automatique à 4 rapports offerte en option.

Côté esthétique, la carrosserie a été entièrement redessinée mais le changement n'est pas aussi radical qu'on l'avait laissé supposer. De profil surtout, il existe une continuité de style avec l'ancien modèle et le plan arrière reprend la ligne du sedan Accord 1982 avec un petit décrochement en forme de spoiler sur le dessus du coffre. L'avant, par ailleurs, avec son capot surbaissé et ses phares es-

NE:



Jacques Duval

CONDUIRE



tesse manuelle qu'on croirait issue d'une monoplace de course tellement son levier est rapide et précis. L'étagement des rapports est parfaitement adapté à la courbe de puissance du moteur et on apprécie surtout le fait que la commande ait une course très courte. J'ai aussi conduit brièvement une version à boîte automatique et celle-ci paraît fort bien adaptée à la voiture même si elle s'avère un sérieux handicap au chapitre des performances avec, notamment, un 0-100 kmh en 11,8 sec.

La suspension donne une belle impression de fermeté dans la tradition des voitures allemandes mais cette caractéristique ne va pas à l'encontre du confort et la tenue de route en est la première bénéficiaire. A la limite, on arrive à détecter une perte de motricité des roues avant dans les virages mais les réactions de la Prélude sont généralement neutres et le sous-virage propre aux tractions avant a été réduit au minimum. La tenue de cap est aussi très bonne et la voiture n'est pas perturbée par les vents latéraux. Le freinage, en revanche, gagnerait sans doute à être un peu mieux équilibré et, dans ma voiture d'essai, on notait quelques écarts de trajectoire lors d'un arrêt d'urgence. Un usage intensif des freins amène aussi une baisse d'efficacité et il est certain que les performances élevées de la voiture nécessiteraient l'utilisation de freins à disque à l'arrière. C'est sans doute là le seul point faible de la fiche technique de ce modèle.

Contrairement à l'ancienne Prélude, la version 1983 s'est aussi débarrassée de l'effet de couple dans la direction au moment des accélérations. Certes, le volant se durcit considérablement mais la

LA HONDA PRÉLUDE EN BREF

TYPE: coupé 2 + 2 à traction avant
EMPATTEMENT: 245 cm
LONGUEUR: 429,5 cm
HAUTEUR: 129,5 cm
POIDS: 991 kg (boîte manuelle)
MOTEUR: 4 cyl. en ligne à arbre à cames en tête
CYLINDRÉE: 1829 cm³
PUISSANCE: 100 ch. à 5500 tr/mn
CAPACITÉ DU RÉSERVOIR: 60 litres (15,8 gallons)
BOÎTE DE VITESSE: Manuelle à 5 rapports (automatique en option)
RAPPORT DU PONT: 4,071
SUSPENSION: Quatre roues indépendantes avec levier triangulé à l'avant et jambes de force MacPherson à l'arrière
DIRECTION: à crémaillère
FREINS: disques avant, tambours arrière
PNEUS: 185/70SR13
ACCÉLÉRATION: 100 kmh: 9,3 sec. (manuelle)
VITESSE MAXIMALE: 185 kmh
CONSUMMATION MOYENNE: 10 litres aux 100 km (28 mpg)
PRIX: 11,000\$

À part ce dernier détail, l'aménagement intérieur est très réussi... Ni trop fermes, ni trop souples, les sièges baquets sont dotés de petits coussins latéraux qui assurent un excellent maintien et la position de conduite est confortable.

La voiture étant plus large, le dégagement aux épaules est meilleur et on ne se sent pas du tout à l'étroit à l'avant. À l'arrière par contre, la Prélude demeure une 2 + 2, ce qui signifie que l'on dispose de places de secours convenant mieux à des enfants que des adultes. Notons cependant que le dossier de la banquette est rabattable et qu'on peut ainsi agrandir le volume du coffre à bagages dont la capacité de chargement originale demeure cependant surprenante.

La Prélude se distingue aussi par des portières d'une épaisseur inhabituelle en raison de la présence d'un aérateur pour la ventilation et d'un système de désembuage à trois sorties pour les glaces latérales. Le tableau de bord est aussi très fonctionnel avec une partie supérieure qui prend la forme d'une tablette de rangement fort pratique. Les divers accessoires, dont un système de chauffage efficace, sont actionnés par des boutons à dépression d'une utilisation facile et l'instrumentation est logée dans un module face au conducteur.

Comme dans les Accord, un graphique lumineux signale diverses anomalies de fonctionnement mais il faut souligner que l'instrumentation pourrait être un peu plus élaborée. Le compteur et la jauge de température y sont mais l'absence d'un voltmètre et d'un manomètre de pression d'huile constitue une lacune dans une voiture de ce type. Par contre, l'équipement de série comprend notamment un appareil de radio électronique, une montre à quartz et un toit ouvrant électrique.

Conclusion

Au premier contact, la Honda Prélude édition 1983, nous présente un bilan très prometteur, d'autant plus que son prix de 11 000\$ demeure très compétitif face à ses nouvelles rivales. Ses performances et son agrément de conduite en font aussi l'une des voitures les plus séduisantes de sa catégorie. Il ne reste plus qu'à souhaiter qu'elle saura échapper aux ennuis de jeunesse que l'on rencontre souvent dans des voitures de facture entièrement nouvelle et principalement aux problèmes de cardan (arbre de roues avant) qui se sont manifestés dans les versions 1982 des Accord et Civic du même constructeur. □

camotables, nous montre une coupe très différente.

En somme, le coup d'oeil est agréable et la Prélude 1983 séduira autant par sa physionomie que par son comportement.

Au volant

L'essai de la Prélude m'a permis de découvrir une voiture tout à fait apte à assumer son nouveau rôle. Bien qu'il soit trop tôt pour attester de la fiabilité à long terme de son nouveau moteur, celui-ci semble tout à fait au point, particulièrement en ce qui a trait à la carburation. Ainsi le temps mort qui se manifestait dans l'ancien groupe au moment des remises en vitesse a disparu. Ce 4 cyl. en ligne monté transversalement est aussi l'auteur de performances très convaincantes. La voiture accélère avec une douceur et une souplesse qui

ne donnent peut-être pas tout de suite une grande impression de puissance mais le chronomètre est très éloquent à ce sujet. Le coupé Honda passe notamment de 0 à 100 kmh en 9,3 sec. et la vitesse de pointe est de l'ordre de 185 kmh.

Ces chiffres placent la voiture au niveau de ses principales concurrentes sans pourtant avoir des effets désastreux sur la consommation qui, à 10 litres aux 100 km (valeur estimée) demeure dans les bonnes normes de l'économie. Le moteur se signale aussi par sa grande discrétion et le silence de roulement n'est vraiment gêné que par la présence de rétroviseurs peu aérodynamiques qui, à haute vitesse, sont à l'origine d'un bruit de vent.

L'une des grandes qualités de la Prélude réside dans sa boîte de vi-

voiture, au moins, n'a pas tendance à se déporter à gauche ou à droite. La rapidité de la direction contribue aussi largement à la maniabilité du véhicule et celle-ci ne devient jamais trop lourde même dans les manoeuvres de stationnement. À ce chapitre, le seul ennui vient de l'implantation vraiment trop basse du volant qui ne donne pas suffisamment de dégagement pour les jambes du conducteur.

À deux pas des ponts Jacques-Cartier et Louis-H. Lafontaine c'est

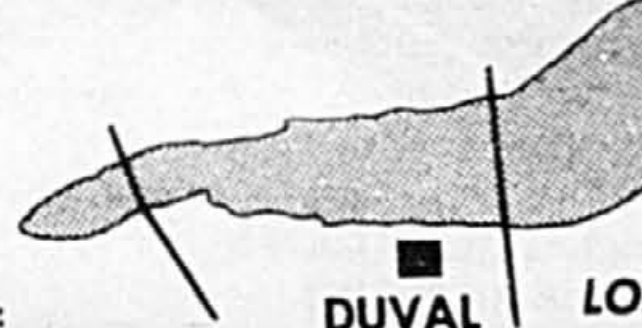


CAVALIER

PRIX À PARTIR DE

7170\$

TRANSPORT ET PRÉPARATION INCLUS
 VASTE CHOIX DE CHEVROLET ET OLDSMOBILE



DUVAL

NAVETTE AU MÉTRO

DUVAL
 chevrolet inc.

VOTRE MAISON DE

CONFIANCE DEPUIS PLUS DE 60 ANS

1450, boul. MARIE-VICTORIN,
 LONGUEUIL 670-9300 527-8691

VIEILLIR



Claire Dutrisac

Tout le monde a parlé, parlé et parlera encore longtemps du conflit entre le gouvernement et les syndicats. Nous avons frôlé le chaos, marchant droit à l'anarchie, anarchie qui montre d'ailleurs encore le nez avec l'illégalité des grèves et les mesures draconiennes du gouvernement. D'aucuns redoutent la dictature mais ne s'entendent pas sur la direction d'où elle peut venir. Les adversaires s'accusent des mêmes fautes, rejettent

sur l'autre la responsabilité des événements qui nous déchirent.

Dans cette guérilla où pétarade, des deux côtés de la barrière, des arguments qui semblent aussi justes les uns que les autres, ou aussi faux, les experts en perdent leur latin. Le profane, bien entendu, y compris les syndiqués eux-mêmes très souvent, ne s'y retrouvent pas. Qui a raison? Qui a tort? L'homme de la rue ne sait plus que penser.

Ce que les plus faibles, les plus démunis sentent très bien, eux, et sans équivoque, c'est que ce sont eux qui recevront les coups dans la bataille où ils forment des otages de choix pour les syndicats de la FAS (Fédération des Affaires sociales).

Dans les centres d'accueil, on vit dans l'anxiété, le cœur serré, en se demandant: «Qu'est-ce qui nous attend?» Des personnes ayant besoin de soins sont retour-

Et ceux qui souffrent?

nées chez elles par les centres hospitaliers. D'autres attendent avec angoisse leur hospitalisation.

On nous dit que la FAS n'épargnera pas, si elle obtient de la base un mandat de grève (au moment où j'écris ses lignes, j'ignore le résultat de cette consultation), ni les hôpitaux dits «chroniques», ni les hôpitaux psychiatriques. Je doute que soit oublié quelque établissement que ce soit: tant celui qui recueille des adultes ou des enfants physiquement et mentalement handicapés que celui qui abrite de jeunes délinquants. Et si les deux organismes qui offrent des services à domicile, les CLSC (centres locaux de services communautaires) et les DSC (départements de santé communautaires) suivent le mouvement, c'est la population âgée qui sera durement atteinte, jusque dans son domicile.

Otages de choix, vraiment.

Les deux parties en cause parlent de soins essentiels. Une notion que personne n'a pu définir, et pour cause! Elle varie d'une personne à l'autre, d'un établissement à l'autre, d'un jour ou même d'une heure à l'autre. Et les «listes d'attente», là-dessus, ne valent guère mieux que l'arbitraire des syndicats. La faiblesse des direc-

teurs généraux d'hôpitaux est patente.

Mais il est curieux d'entendre les syndicats jeter les hauts cris quand deux postes sont fusionnés et qu'une équipe perd un de ses membres. Au nom de ces malades et de ces vieillards si chers à leur cœur, les syndicats élèvent la voix pour crier très fort que la qualité des services diminue. Le pire, c'est que, là, ils ont généralement raison. Mais que penser lorsqu'ils retirent 60 ou 80 p.c. de leurs effectifs pour des semaines, en soutenant que leurs «chers malades» n'en souffrent pas? A-t-on ou non besoin des employés dans un établissement? Ou les cadres et quelques bénévoles suffisent-ils à la tâche? La tâche essentielle, bien sûr. Mais la conjoncture économique pourrait bien justifier une diminution du luxe... si luxe il y a normalement.

Certains souhaitent la disparition des syndicats. Je ne suis pas d'accord. Leur absence entraînerait d'autres maux tout aussi terribles. Mais en dehors des moments de crises, le gouvernement, les syndicats, les experts en matière de relations ouvrières devraient trouver un mode de négociations qui soit vraiment de la négociation et non de l'affrontement dont le

contribuable, les malades et les gens âgés ainsi que des enfants feront les frais. De tous côtés, on réclame ces changements qui n'arrivent jamais.

De source sûre, je tiens qu'une infirmière a déclaré à un de ses vieux patients: «J'ai perdu 20 p.c. de mon salaire, je vous donnerai 20 p.c. de moins de soins...» C'est sûrement une exception. Mais peut-être d'autres encore l'on pensés sans le faire...

Albert Camus disait préférer la Justice à l'Ordre. Il ajoutait, et je le cite de mémoire: «Mais si je devais choisir entre ma mère et la Justice, je choisirais ma mère...» C'était un homme de gauche en même temps qu'un grand humaniste. S'il est vrai qu'à court terme, il faut trouver un mode de négociations particulier pour les employés de la fonction publique et parapublique, il importe par-dessus tout d'établir pour notre société une priorité des valeurs et des droits.

En ce moment, la FAS retourne auprès de ses membres pour solliciter un vote de grève très fort. J'ignore le résultat. Ces lignes paraîtront après. Les syndiqués en cause auront-ils choisi «leur mère»? On ne peut pas tous être des Camus, mais on peut avoir un cœur et s'en souvenir... □

Au temps des opérations sans anesthésie

En 1842, il y eut un homme qui décida de devenir le valet du médecin qui l'avait opéré. Servir un maître en ce temps-là n'était pourtant pas plus comique qu'aujourd'hui. Mais en dépit des longues heures de travail, de la routine ennuyante et du maigre salaire, cet homme vénérail le chirurgien au point de se dévouer totalement à son service.

Le Dr Ferguson était ce jeune médecin travaillant et ambitieux. Ce jour-là, il avait opéré huit patients, chacun souffrant d'une hernie étranglée. Son futur serviteur était l'un des survivants de la journée. Pour comprendre l'étrange reconnaissance qui pousserait le garçon à lier son avenir à celui du chirurgien, il faut se reporter aux méthodes chirurgicales de l'époque. Attaché sur la table d'opération avec de solides courroies, le malade n'avait été que légèrement engourdi par les opiacés connus à cette époque. Au moment où le chirurgien avait commencé à entailler la peau avec son scalpel, la puissance de ses cris avait ébranlé les murs de l'hôpital. Puis, comme les sept autres qui l'avaient précédé sur la table d'opération, il avait perdu connaissance de douleur. Loin d'être hors de danger, une autre complication le

guettait à son réveil: l'infection postopératoire à laquelle peu d'opérés survivaient. Toujours est-il que, contre toute espérance, le futur valet se mit à récupérer et il voua une éternelle reconnaissance au Dr Ferguson.

Anesthésie et bactériologie: des inconnues

Une belle histoire, n'est-ce pas? Qui n'est pas prête de se renouveler, bien que les victimes de la route seront encore nombreuses cet hiver. Mais il y avait aussi des accidents en 1842: quatre à cinq jambes par semaine écrasées sous les roues des voitures. L'amputation se faisait à froid! Et comme les plaies étaient infectées par le crottin de cheval, la moitié des blessés ne vivaient pas assez vieux pour connaître d'autres festivités.

Je me demande combien de nos chirurgiens d'aujourd'hui auraient pu pratiquer ce métier en 1842? Il fallait avoir des nerfs d'acier pour travailler sur des sujets non anesthésiés. De surcroît, la bactériologie n'était pas connue, les résultats n'étaient pas très gratifiants puisqu'un bon nombre de patients succombaient à des infections postopératoires. Personnellement, j'aurais opté pour une autre

SE SOIGNER

profession! Au temps où l'anesthésie était inconnue, les chirurgiens devaient allier le courage du lion à la rapidité du léopard! Au 18^e siècle, Chelesten avait acquis assez de vitesse pour opérer une vessie et y extraire une pierre en une minute. Ashley Cooper prit vingt minutes pour désarticuler une hanche la première fois! On imagine sans peine l'agonie de ces malheureux sur la table d'opération, quoique l'amputation ne durait parfois pas plus d'une minute!

Nous ne connaissons jamais pareilles souffrances

On se demande à juste titre d'où les blessés de guerre tiraient leur force pour passer à travers la souffrance et les péripéties des soins chirurgicaux. Un héroïque



Dr Gifford Jones

officier russe fut opéré un jour à la mâchoire pendant dix heures de temps par le Français Dupuytren. Après lui avoir extrait une dent et un fragment osseux de trois pouces, le chirurgien lui répara le maxillaire avec du fil de métal. Deux mois plus tard, Dupuytren constata avec stupéfaction que le fil avait quasiment coupé la langue de l'officier en deux!

Les médecins d'il y a 150 ans avaient peu de moyens à leur disposition sinon leur propre flair pour lutter contre la maladie. L'un d'eux, le Dr Bell, tel un Sherlock Holmes, diagnostiquait par déduction; il devinait le métier par l'apparence des mains et le domicile par la boue sur les bottes. Un autre, le Dr Beale, venu en consultation pour un mystérieux cas de fièvre, murmura avant même d'avoir vu le malade: «Typhus. L'odeur du typhus est caractéristique. Une odeur de souris», déclara-t-il à la famille.

Si ces souffrances sont désormais de l'histoire ancienne, c'est grâce aux pionniers de la recherche en bactériologie. De leur vivant, l'importance de leurs travaux n'a pas toujours été reconnue à leur juste valeur — voire méprisée quelquefois. — Pasteur n'avait-il pas été ridiculisé la première fois, qu'il énonça sa théorie des micro-organismes? On se moqua vertement d'Horace Wells à Boston quand il effectua les premières anesthésies.

Ayons une pensée de reconnaissance envers ceux qui nous ont précédés et qui, moins gâtés que nous, ont enduré d'innombrables sacrifices pour nous rendre l'univers un peu plus supportable. □

LE SAINT-MALO

Manoir pour retraités

LONGUEUIL
FACE AU FLEUVE
390, rue Bord-de-l'Eau
651-0290

- Une table.** Une salle à dîner accueillante! Un menu qui se compose de plats de choix très variés. Le vin est compris dans le repas du soir. Au Saint-Malo, vous pouvez bien manger, à votre faim et à votre goût.
- Un chez-soi.** Le Saint-Malo vous offre 4 types de suites climatisées (à réglage individuel) et un service d'entretien ménager quotidien.
- Une sécurité.** Présence médicale - Service de sécurité et d'intercom - Réceptionniste - 24 heures par jour.
- Divertissement.** Concert, cinéma, carte, excursions organisées, messe tous les jours, etc.



ENEZ VISITER NOS APPARTEMENTS MODÈLES
TOUS LES JOURS DE 14h À 17h
OU SUR RENDEZ-VOUS

PHOTOGRAPHER



Antoine Désilets



Avant... ou après

Ceux qui lisaient LA PRESSE entre 1965 et 1975 se souviennent que l'on y publiait alors régulièrement une photo hors-texte. C'est une idée que j'avais, tout moi que je suis, réussi à «vendre» au responsable de la

rédaction de l'époque et qui a eu beaucoup de succès, au point où l'on me disait souvent: «M. Désilets, je découpe vos photos et je les accroche aux murs; je les ai toutes!» C'était évidemment très flatteur mais je pensais surtout qu'en publiant ainsi des photos

dans le seul but de montrer aux lecteurs de belles images, on allait en quelque sorte stimuler leur «fibre esthétique» et les inciter à en faire eux aussi. Je ne sais dans quelle mesure cet objectif a été atteint mais il est sûr que depuis lors la photographie a connu au Québec un essor sans précédent. Et en recommençant aujourd'hui à publier dans ce cahier publié dans LA PRESSE quelques-unes des images que j'ai faites pour le seul plaisir des yeux et de la photo, je garde encore en tête ma petite

idée du début. Mais trêve de bavardage sur le passé, d'autant plus que ça ne nous rajeunit pas, et voyons la photo d'aujourd'hui. Je l'ai réalisée en Afrique, quand je donnais des cours de photo-journalisme à l'Université de Dakar. La photo «antérieure» a été faite par un petit astucieux qui a «attendu» qu'une religieuse à la cornette «virile» vienne se placer à point nommé devant ce tableau représentant des géolands vivant un épisode quelconque de leur vie de volatiles maritimes. Cette photo était exposée dans ma classe

quand un beau jour vint à passer entre moi et l'image une superbe Sénégalaise coiffée d'un turban sensiblement moins fringant que ne l'était la cornette de la bonne soeur qui avait si divinement prêté son concours à la «première étape» de la réalisation de ma photo; 1/250e de seconde plus tard, mon négatif 400 ASA enregistrait la «phase finale» à travers mon objectif 50 mm ouvert à f/5.6. Esprit torturé? Copieusement! Et il y a des moments où j'en suis fort aise!

POUR ÉCOUTER



Gérard Lambert

Cannes en janvier, c'est le MIDEM. Fondé en 1967 par Bernard Chevry (toujours au poste et qu'il faudrait peut-être songer à changer), le Marché international du disque et de l'édition musicale rassemble chaque année les professionnels du monde entier venus présenter leurs nouvelles productions, acquérir les droits sur des produits étrangers, et lancer les artistes sur lesquels misent leurs maisons de disques ou d'édition.

Les galas qui se tiennent chaque soir ont pour fonction de montrer les chanteurs qui font l'objet d'une campagne de promotion et c'est là qu'on pourrait faire mieux. On présente trop les gros ven-

deurs et pas assez les autres qui vendent moins mais ont du talent.

Le MIDEM, avec près de 7000 participants en 83, est traditionnellement le lieu de rencontre où chacun peut faire le point sur les tendances musicales actuelles. Les professionnels s'essayent surtout à définir ce que sera la musique des mois à venir. Par exemple, l'arrivée de noms tels que Gérard Berliner, qui n'a pas encore de disque au Québec, ou Jean-Jacques Goldman qui a un disque qui marche bien au Québec, — «La musique est vraiment bonne» — laisse présager des lendemains... qui chantent

Mais on peut noter qu'en cette période de crise pour le marché du disque, la tendance semble devoir assez rapidement s'inverser. Le «coup de fric» devenant très aléatoire, les producteurs s'orientent plutôt vers la musique moins périssable, donc vers cette petite chose que l'on appelle (talent) et dont Voltaire écrivait: (Je ne sais pas ce que c'est mais quand il n'est pas présent, ça se voit.)

Le MIDEM a toujours annoncé la couleur: c'est un marché. Le plus

À CANNES Les petites trouvailles du MIDEM 83

vaste rassemblement mondial de professionnels de la musique autour de problèmes d'ordre économique. Une plate-forme commerciale incomparable qui témoigne de la réalité du produit musical dans toute sa complexité: à la fois oeuvre d'art et produit industriel, l'un et l'autre étant presque indissociablement liés. Et cette année, on affiche prudence.

Le MIDEM 83, c'est le grand lancement du disque compact: 12 centimètres de diamètre sur 1.2 millimètre d'épaisseur. Et 60 minutes de musique. Un disque inusable, avec la lecture par laser, pas de contact, donc pas d'usure: compact et éternel. Cette fois, c'est du 100 p. cent. Vous pouvez le manipuler comme vous voulez, les enfants peuvent le griffer, insensible à la poussière, compact s'en moque, pouvant fonctionner aussi bien horizontalement que

verticalement. Les informations sonores y sont codées sous forme numérique, ce qui permet une décomposition du son d'une finesse incomparable. Avec ça il faut dire l'excellente idée de Philips et Sony. C'est à souligner: l'une était plus avancée dans la technologie numérique (Sony), l'autre dans celle de la lecture optique (Philips). Donc systèmes compatibles, plus de problèmes, dans 10 ans le tournant aura été pris.

De l'avis général, janvier 83 a été une bonne année et juste le fait qu'on ait pour la première fois compté autant de participants (7328) — une augmentation de 44 p. cent par rapport à 82, c'est la réussite sur le marché. Un marché qui continue à remplir son rôle, malgré le ralentissement passager de l'industrie, MIDEM est bien le lieu de rencontre du show-business mondial et 83 a confirmé

et accentué cette nature fondamentale du MIDEM avec une activité commerciale réellement importante et authentique. Il semble que les compagnies sont satisfaites des bonnes affaires qui s'y sont faites.

Le vidéo aussi est vraiment devenue partie intégrante de l'activité phonographique pour la promotion et la présentation des artistes ainsi que certaines productions.

Le MIDEM 83 a été aussi marqué par le renouveau, avec l'ouverture à la musique classique et contemporaine (110 compagnies), une vingtaine de concerts et la projection de trois opéras-films: Elektra, de Strauss; Ernani, de Verdi; et Tristan et Iseult, de Wagner. Le MIDEM a su faire aimer la musique classique.

Pour le Québec, une bonne présence, et une belle réussite. Parmi les participants: Québec Disques, Intermède Musique, Unidisc, Pro-Culture, Paroles et Musique, et le Festival de jazz de Québec. □

Les échecs vont très bien merci

Si l'on se fie aux nouveaux clubs qui viennent d'ouvrir leurs portes, les Echecs se portent merveilleusement bien dans la région de Montréal. En effet, depuis le début de janvier pas moins de trois nouveaux endroits sont accessibles aux amateurs.

Tout d'abord, à l'hôtel Le Merlion, 1240 rue Drummond, on retrouve le «Club d'Echecs International du Canada» dont le responsable est M. Serge Lacroix. Le club possède une bonne bibliothèque et organise des tournois sur semaine du lundi au jeudi, cotés FCE ou FQE. La carte de membre coûte 200\$/an ou 40\$/mois. Information: 861-7650.

Il y a ensuite «Le Pion» situé au 6278 rue St-Denis, près du métro Beaubien. Ce club est ouvert de 18h à 24h du lundi au vendredi et de 12h à 24h les samedis et dimanches. La cotisation régulière est de 45\$/an (30\$ pour étudiants et membres de l'Âge d'or). Apparemment ce nouveau club n'aurait pas encore le téléphone, il faut donc s'informer sur place.

Le troisième, mais non le moindre de ces nouveaux arrivants, est le «Jardin de Caissa», situé au 816 rue Ontario. Le club dispose de trois salles de jeu, dont une pour non-fumeurs, et d'un service de restauration. Des tournois

«blitz» (parties rapides de 5 minutes), cotés par ordinateur, ont lieu tous les mercredis et samedis soir à 19h30. Information: 525-5485.

Simple mais vital

Les positions les plus simples aux échecs sont paradoxalement celles qui embêtent le plus le joueur ordinaire. Par positions simples nous entendons celles qui ne comprennent que peu de pièces, en d'autres mots les finales. Celles-ci causent des problèmes majeurs à ceux qui n'en connaissent pas les techniques de base, pourtant fort simples. C'est qu'à ce stade de la partie, la moindre erreur est généralement fatale tandis que dans les débuts ou le milieu de jeu, une maladresse est souvent réparable en redoublant d'ardeur dans la ou les phases suivantes du jeu.

L'opposition

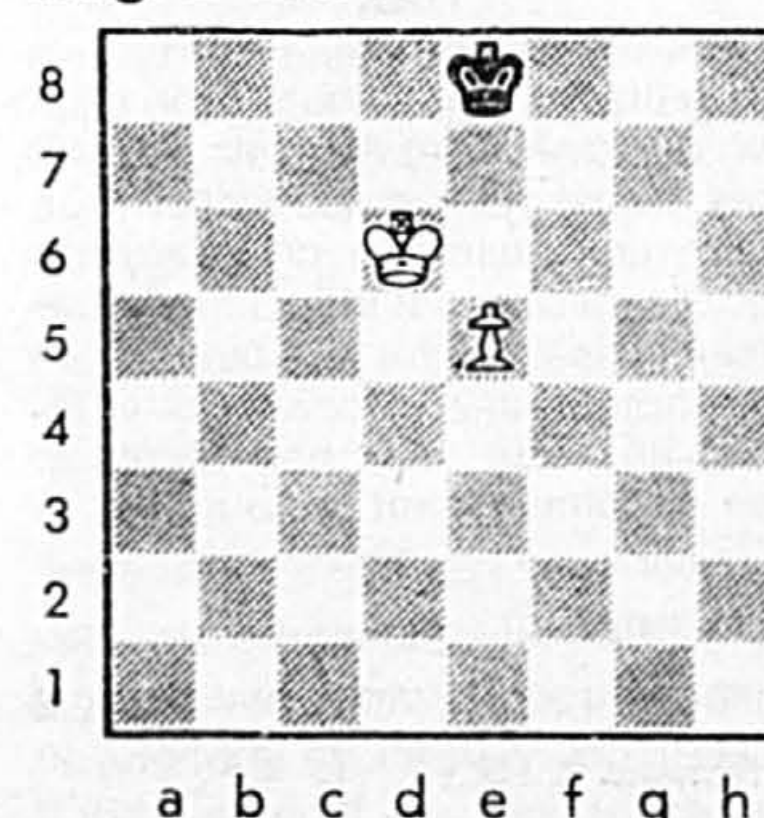
Un des concepts primordiaux des fins de parties est l'opposition des rois. On dit que les rois sont en opposition lorsque ceux-ci sont placés directement un en face de l'autre, en ligne droite ou en diagonale. Prenons par exemple la position du diagramme A, une finale des plus simples: roi et pion contre roi.

ÉCHEC ET MAT



Jean Hébert

diagramme A



La difficulté pour les blancs réside dans le fait que le roi noir est placé devant le pion et l'empêche de se rendre à dame. Avec l'aide du concept de l'opposition, les blancs peuvent chasser le roi noir et assurer la promotion du pion.

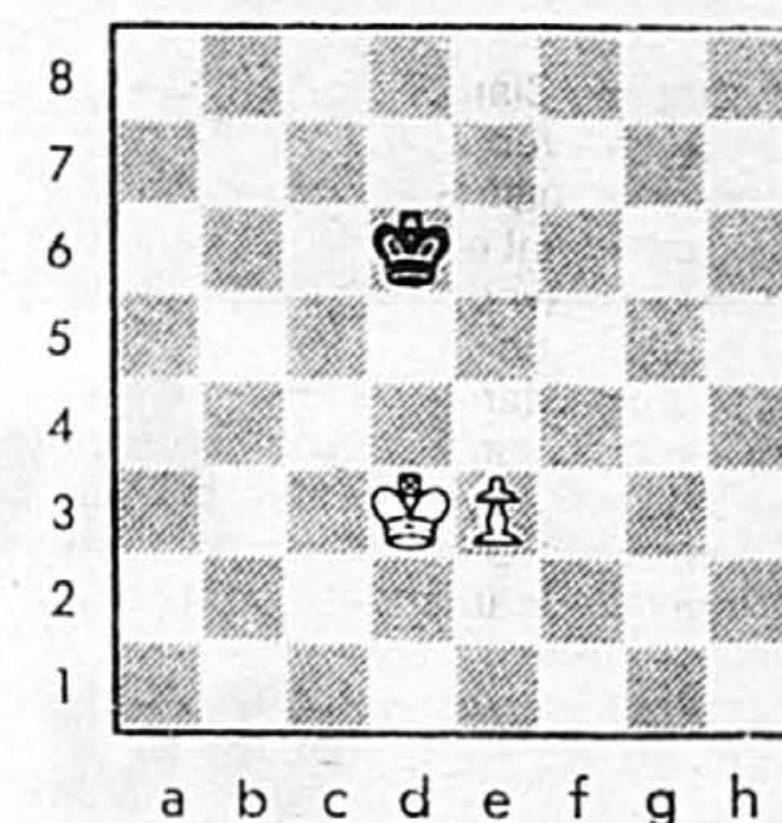
1- Re6! (les blancs prennent l'opposition et forcent le roi noir à jouer et à céder le passage, d'où l'importance d'avoir l'opposition) Rd8 2- Rf7 (ou 1... Rf8) 2- Rd7 et l'avance du pion jusqu'à dame assure la victoire.

Ceux qui ne connaissent pas l'opposition auraient certainement poursuivi par 1- e6? (naturel mais mauvais) Rd8 2- e7 R8 3- Re6 pat (nulle). □

Voici un autre exemple (diagramme B). Cette fois, le roi noir n'est pas adossé à la bande ce qui complique légèrement le gain.

1- Rd4! (prenant l'opposition. Si 1- Re4? Re6 et ce sont les noirs qui la possèdent. L'opposition est aussi importante pour la défense que pour l'attaque.) Re6 2- Re4! Rd6 3- Rf5 (si 3- Re4? Re6 redonne l'opposition aux noirs) Re7 4- Re5! Rf7 5- Rd6 Re8 6-Re6 Rd8 7- e4! Re8 (les noirs ont l'opposition mais les blancs ont un coup de pion qui leur permet de la reprendre) 8- e5 Rd8 9- Rf7 et gagne.

diagramme B



Encore une fois, si on ne connaît pas le principe de l'opposition, on laisse filer le gain: 1- e4? Re5 2- Re3 Re6 3-Rd4 Rd6 (les noirs ont l'opposition) 4- e5 Re6 5- Re4 Re7 6- Rd5 Rd7 7- e6 Re7 8-Re5 Re8! 9-Rd6 Rd8 10- e7 Re8 11-Re6 pat. □



Guy Fournier

POUR RIRE

Joe Clark? Oui!

Depuis le retentissant congrès de Winnipeg, je ne cesse pas de recevoir des appels — quatre rien que depuis 15 jours, dont un interurbain de Joliette — de diverses personnes qui cherchent à savoir qui j'appuie dans la course au leadership du Parti conservateur. Je ne laisserai languir personne plus longtemps. Mon choix est fait. J'appuie Joe Clark.

Pourquoi j'appuie Joe Clark?

D'abord et avant tout parce que je trouve qu'il a vraiment l'air d'un individu. Qu'on le veuille ou non, l'image qu'on projette est de la plus haute importance aujourd'hui et Joe Clark a juste la tête qu'il faut en cette période de crise. Contrairement à ses rivaux, Clark a le physique de l'emploi. Quand il met les mains dans ses poches, par exemple, on sent qu'il n'y a peut-être rien dedans ou que Maureen peut avoir oublié de les raccommoder. Il a même une cravate exactement comme la mienne.

Depuis combien de temps n'avons-nous pas eu un simple individu comme Premier ministre? Toujours depuis ma plus tendre enfance, le poste de Premier ministre du Canada a été occupé par une personnalité: McKenzie King, Louis Saint-Laurent, Lester B. Pearson et, maintenant, Pierre Elliott Trudeau. C'est dur sur le moral des citoyens les personnalités. Nous avons désormais l'impression, qu'on le veuille ou non, que même si n'importe qui peut théoriquement accéder au poste politique le plus élevé du pays, personne n'a de chance à moins d'être une personnalité. Avec Clark, le citoyen le plus modeste reprendra confiance. On a beau l'appeler «Pet» en privé, personne n'ose s'adresser à Trudeau de cette façon. Un Premier ministre à qui on pourra serrer la main en lui disant «Joe», quel rêve!

J'appuie Clark parce qu'il s'entend bien avec sa femme. Pour un Premier ministre, c'est beaucoup plus important que pour un homme ordinaire. Avec Trudeau et René Lévesque, on n'a pas été très chanceux. Margaret est allée jusqu'à publier un livre qui racontait sur elle et son mari des choses qu'on aurait préféré ne pas connaître et il paraît que Corinne a déjà menacé le sien de faire de même. Au moins avec Clark, nous pourrions dormir tranquille de ce côté. Sa femme est jolie, elle sait écrire, mais elle n'aura jamais rien à dire sur lui!

Une autre raison qui m'incite à appuyer Clark, c'est le soutien que lui accorde Roch LaSalle. Le député de Joliette aux Communes a déjà appuyé tellement de candidats et de partis dans sa carrière

qu'il doit bien savoir maintenant les qualités qu'il faut à un aspirant. L'appui de Roch LaSalle à Clark est ferme et inconditionnel. Depuis au moins un mois en tout cas...

J'appuie Joe Clark aussi parce qu'il est assez conscient de faire des gaffes pour ne pas se montrer en public là où il a déjà l'appui des électeurs. En 1979, par exemple, il n'est pas allé à Vancouver afin de ne pas nuire à son parti. Quand je pense que Pierre Elliott Trudeau, qui fait aussi des gaffes, se montre partout en public, même à Vancouver.

Une autre raison d'appuyer Clark, c'est qu'il n'a pas l'air intelligent comme Brian Mulroney ou Peter Lougheed. Il n'a même pas l'air aussi intelligent que Bill Davis, le Premier ministre de l'Ontario. Je le regarde et il a presque l'air de rien. C'est formidable pour un homme aussi important. J'aime bien sa façon de se coiffer lui-même et son menton fuyant. Joe Clark, on pourrait le rencontrer dans la rue et même pas le reconnaître. C'est extraordinaire pour un gars dont on voit la photo dans le journal tous les jours.

J'aimerais que les journalistes cessent d'écrire que Joe Clark ne fait pas un bon leader parce qu'il ne connaît rien d'autre que la politique. Je l'appuie justement parce qu'il n'a aucune théorie sociale ou économique, qu'il ne s'intéresse ni au théâtre, ni au cinéma, qu'il ne veut pas changer la constitution, réformer le code pénal ou instaurer une société nouvelle. Avec lui, nous n'épuiserons pas toutes nos énergies à combattre ses idées!

Rien que le fait que Joe Clark ait appris à parler si bien français serait une raison suffisante de l'appuyer sans réserve. Je l'appuie doublement parce qu'il est si respectueux de notre spécificité qu'il dit en français des choses qu'il ne répète jamais en anglais.

Comment pourrais-je me tromper en appuyant Joe Clark alors que presque la moitié de ses députés forment un bloc solide derrière lui et que tous les députés libéraux sans exception souhaitent le voir reprendre la tête du Parti conservateur. De plus, Clark a l'appui de plus de la moitié des électeurs de son comté de Yellow Head. Ce n'est pas rien d'avoir autant d'appui dans un comté dont 98 p.c. des Canadiens ignorent l'existence.

Enfin, j'appuie Joe Clark parce que si jamais il est élu, il ne s'accrochera pas à son poste. La première fois qu'il a été Premier ministre, il a démissionné sept mois après et c'est Trudeau qui l'a remplacé. Avec Clark, au moins, on sait que ça ne peut pas durer longtemps!

Elle est morte 3 000 fois

Au terme de sa quatrième année et en sixième reprise depuis avant-hier au théâtre St-Denis, la pièce «Broue» s'inscrit, avec plus de 500 représentations, au livre des records des pièces les plus souvent jouées au Québec avec «Tit-Coq», «Bousille» et «Un simple soldat».

Mais Michel Côté, Marcel Gauthier et Marc Messier devront forcer le rythme, et même ce faisant ils seront des p'tits vieux s'ils espèrent égaler le record de longévité d'une pièce devenue légendaire qui fut jouée plus de CINQ MILLE fois. Oui, 5,000 fois dans les salles paroissiales, les sous-sols d'église, les arénas et aussi les grands théâtres du temps comme l'Arcade, le St-Denis et le National où les salles entières sanglotaient à ces paroles d'une moribonde:

«Mon Dieu, Mon Dieu vous qui voyez

«Toutes mes douleurs et mes peines

«Venez, venez donc m'arracher

«À toutes ces terribles scènes.»

Et frémissaient ensuite aux rebondissements du procès où justice était rendue contre la marâtre qui avait martyrisé... qui ça? AU-RORE!

«Aurore, l'enfant martyre», bien sûr, une pièce inspirée du crime et du procès qui, en 1920, firent frémir la province entière. La marâtre venait à peine d'être condamnée à la pendaison que la pièce commençait au théâtre Alcazar, le 17 janvier 1921, une carrière presque ininterrompue de 40 ans.

Lucienne de Varennes fut la première Aurore; mais en lisant le livre fascinant qu'Alonzo Le Blanc vient de consacrer à l'histoire de la pièce (VLB éditeur) j'ai appris que le record d'endurance dans un même rôle appartient à Thérèse Mackinnon qui fut Aurore plus de 3,000 fois pendant une quinzaine d'années.

Celle qui fit pleurer tout le Québec vit toujours: je suis allée la voir chez elle dans l'est montréalais et j'ai retrouvé chez cette femme menue de 66 ans les mêmes yeux profonds et fiévreux qui émouvaient les salles et que nous rend cette photo d'époque qu'elle m'a confiée. Elle avait 35 ans quand fut tourné le film en 1951 et c'est pourquoi Yvonne Laflamme fut choisie à sa place. Thérèse Mackinnon dut se contenter d'un tout autre petit rôle en échange d'un cachet de... 35\$!

Elle joua par la suite avec Olivier Guimond et tint le rôle d'une religieuse dans le téléroman «Les Plouffe»; la maladie l'obligeait à se retirer de l'Union des Artistes où elle travaillait en 1961.

Guy Cloutier et René Angelil ont longtemps travaillé ensemble. Ce dernier a quitté le premier pour s'occuper de la carrière de Céline Dion, cependant que Guy mousse toujours celle de Nathalie Simard. Il est normal qu'il se développe une rivalité entre ces deux promoteurs de jeunes chanteuses d'âge presque parallèle.

Céline Dion triomphait en fin de 82 au Festival de la chanson Yamaha à Tokyo où l'avait pilotée



Lucienne de Varennes dans «Aurore»

René Angelil. Guy Cloutier se devait de faire mieux. Aussi, lors d'un passage dans la capitale japonaise il y a deux semaines où Nathalie enregistrerait son premier 45-tours en japonais («La mer, ma mère») il obtenait que Nathalie soit invitée pour représenter le Canada à compter du 27 mars au Festival international de la Chanson de Tokyo, encore plus prestigieux que l'autre puisque c'est celui où, au fil des ans, ont triomphé Dionne Warwick, Nathalie Cole, Rita Coolidge... et René Simard en 1974. Nathalie devrait y interpréter «Ma mère chantait», tant en japonais qu'en français.



André Robert

Le risque maintenant, c'est qu'elle se doit de remporter le premier prix, tout comme le fit Céline Dion!

J'ai ouï dire que...

• À ceux qui s'offusquent du fait qu'il faut payer 30\$ les fauteuils les plus chers pour voir l'opéra «Fidelio» à la PDA: prenez note qu'il en coûte jusqu'à 65\$ pour assister aux productions du Metropolitan Opera de New York et que ces mêmes billets, certains soirs où Pavarotti chante, se revendent plus de cent dollars au marché noir.

• Il n'est pas impossible que Diana Ross vienne chanter à la salle

Wilfrid-Pelletier dans quelques semaines. On a aussi demandé à l'impresario Donald K. Donald de trouver des dates libres pour la venue de Bette Midler l'été prochain.

• Envers et contre ses détracteurs, il semble assuré que «Le monde en folie» reviendra à la grille-horaire du canal 10 l'automne prochain. Pour l'instant, on pré-enregistre au rythme forcené de six émissions par semaine, ce qui permettra à Marcel Béliveau et à Gaston Lepage de partir en vacances dès le mois de mars.

• Toujours au «10», même les plus hauts cadres doivent suppléer aux techniciens en grève afin de maintenir la production. On a même vu le directeur des programmes Vincent Gabriele derrière une caméra lors de certains enregistrements de Michel Jasmin.

• La liste d'attente est si longue (trois ans) pour inscrire les enfants à la maternelle du Collège Français à Longueuil que Pierre Marcotte et Shirley Thérault n'ont pas pris de chance: ils ont déjà fait la demande d'admission pour leur fils Bruno-Pierre... même si celui-ci n'a que 6 mois!

• Michel Fugain, vedette invitée au Carnaval de Québec ce printemps, reviendra au pays l'an prochain puisqu'il assumera un rôle important dans l'organisation des fêtes qui marqueront le 450e anniversaire de l'arrivée de Jacques Cartier.

Du côté du Café Martin, où des intérêts arabes avaient racheté la faillite et investi près d'un million de dollars en rénovations avant l'incendie qui a tout ravagé le mois dernier, on se demande encore si l'on rouvrira le chantier... L'un des personnages les plus colorés de nos Laurentides s'en vient en ville: Nicky's, qui avait vendu sa célèbre maison de Ste-Marguerite, a racheté le Tiffany's de la rue Crescent où il reprendra, sous son propre nom, la formule qui lui a permis de faire

DE 5 À 7

fortune dans le Nord... Et le Castel du Roy, de la rue Drummond, a été sauvé (tout juste) de l'extinction. Après le malheureux accident qui avait coûté la vie à son sympathique patron il y a quatre ans, celui-ci continuait de servir des repas le midi seulement, avec l'aide de son maître d'hôtel. Ses voisins d'en face, André Vaillancourt et Roger Bélanger (propriétaires des discos Baccara et Jaguar), l'ont convaincu de vendre, ont tout redécoré et les deux étages fonctionnent plein temps. Mais Jacques Normand et Roger Baulu ne retrouveront pas leur table favorite qu'ils occupèrent longtemps au sous-sol, car celui-ci sert maintenant de bar-rencontre.

L'importance des animaux pour les gens âgés

NOS AMIES LES BÊTES



Dr Louise Laliberté

On prévoit qu'en l'an 2000, 12% de la population canadienne sera âgée de 65 ans et plus et que le groupe des «80» sera de 86 p. cent plus nombreux. Cette prédiction a modifié grandement les vues gouvernementales et maintes sociétés de gérontologie se préoccupent de cette situation future. Ainsi, il s'est tenu, il y a quelques mois à Toronto une rencontre d'experts qui ont discuté d'un thème qui en dit long: «L'importance sociale des animaux dans notre société vieillissante». Cette rencontre s'est effectuée dans le cadre du troisième symposium «PETS AND SOCIETY» organisé conjointement par l'Association canadienne des vétérinaires et la Fédération canadienne des sociétés de protection animale. Une vingtaine de conférenciers, psychiatres, gérontologues, travailleurs sociaux, directeurs de maisons pour personnes âgées, vétérinaires, planificateurs municipaux, représentants de sociétés de protection animale etc., se sont réunis et ont minutieusement étudié la question. On s'entend maintenant pour reconnaître que les animaux PEUVENT jouer un grand rôle sur la santé physique et mentale d'une société du troisième âge. On sait que la présence d'un animal peut satisfaire de nombreux besoins psychologiques et sociaux et ce, à tous les stades de la vie: on a certainement admis la valeur d'une telle relation chez l'adolescent et son importance auprès des gens plus âgés est de plus en plus acceptée.

Remède contre l'isolement et l'ennui...

La société d'aujourd'hui croit

selon le Dr Aaron Katcher de l'Université de Pennsylvanie, que la personne âgée ne sera que plus heureuse si elle est éloignée de tout souci: elle lui impose donc la retraite, la persuade d'abandonner tout travail, de surtout n'avoir pas de bête, de laisser tomber toutes responsabilités sociales ou civiles, de ne pas s'impliquer etc. Mais, tous ces abandons ne font bien souvent que l'enfermer définitivement dans une vieillesse sans retour.

Pourtant le sentiment que personne n'a besoin de soi ou que l'on a une personne dont on doit s'occuper explique la dépression et la perte d'estime de soi. Il est d'autre part virtuellement impossible pour la personne vieillissante d'acquiescer de nouveaux amis ou d'être acceptée dans une organisation sociale. Par contre, l'animal de compagnie a besoin de son maître, de ses soins, de son attention et de son amitié. Ces soins peuvent peut-être paraître fastidieux mais finalement ils seront souvent plus bénéfiques que cette fausse atmosphère sans problème et sans souci que l'on crée autour du troisième âge.

La valeur d'un animal de compagnie...

Chacun des conférenciers s'est appliqué à décrire tous les avantages que l'animal dont l'affection, la présence et la compagnie sont inconditionnelles, peut apporter à celui qui est isolé et qui s'ennuie. L'animal stimule et aide à conserver une certaine discipline. Il encourage à l'exercice, fait rire et oblige son maître à garder son sens de l'humour. Résultat final: la personne âgée a d'autres préoccupations qui l'empêchent de ne penser qu'à elle ou à ses



petits «bobos». Le seul fait d'entendre sa propre voix ou d'avoir un être vivant à caresser ou à toucher contribue aussi grandement à garder le contact avec la vie.

L'influence sur la santé

Plusieurs enquêtes ont été réalisées auprès de groupes d'âge mûr, malades ou non, afin de vérifier si l'animal pouvait vraiment jouer un rôle sur la bonne santé d'un individu. Tout en admettant que la plupart de ces recherches ont été conduites auprès d'un nombre restreint de sujets, il n'en demeure pas moins que les résultats ont été jugés significatifs. Ainsi, des chercheurs de l'Université de Pennsylvanie ont suivi 93 patients pendant une année suivant un infarctus du myocarde. Une foule de facteurs économiques, sociaux, familiaux etc. furent étudiés, y compris la présence ou non d'un animal. On nota une réduction importante du taux de mortalité au sein du groupe «propriétaires

d'animaux» et la réduction ne s'appliquait pas uniquement aux seuls propriétaires de chiens qui n'auraient pu alors qu'être associés à une demande accrue d'exercice (la marche, le jeu etc.)

Il est évidemment difficile de prévenir la subjectivité de l'interprétation des résultats dans ce type d'étude et il faudra en arriver à trouver des paramètres objectifs afin de mesurer l'influence véritable des animaux sur la santé. Par contre d'autres chercheurs ont clairement démontré que la présence d'un animal contribue à faire baisser la pression artérielle. Ainsi, si le maintien d'une pression normale peut contribuer à la santé, on peut déjà en conclure que les animaux peuvent effectivement influencer la bonne santé d'un individu. Ces études portaient sur des comparaisons de pression dans diverses situations. Ainsi, la pression sanguine s'élève inévitablement lors des conversations avec d'autres humains. Par contre, lors-

qu'un individu «parle» à sa bête, la pression se maintient et plus souvent qu'autrement, baisse et ce, à un taux fréquemment plus bas qu'au repos. Ce phénomène serait attribué au fait qu'en parlant à l'animal, les mots choisis sont ordinairement courts et prononcés lentement et doucement. On ne fait pas que parler à l'animal, généralement on lui touche en même temps: il semble que le toucher serait, encore là, un moyen de communication fort efficace pour réduire le stress et provoquer la relaxation. En 1975, deux chercheurs anglais (Mugford et M'Comisky) publièrent les résultats de leurs travaux portant sur la valeur psychothérapeutique des oiseaux de fantaisie auprès des gens âgés à qui on avait donné ou une plante ou un oiseau. Ils notèrent que et la santé et le moral du groupe «oiseau» s'améliorèrent considérablement.

Les animaux dans les institutions

Plusieurs maisons pour personnes âgées ont déjà fait l'expérience d'une bête résidant en permanence dans leurs locaux. Les patients ont même parfois la chance de voir leur propre animal accepté. Il semble que les problèmes sont peu nombreux: les patients doivent chacun leur tour promener l'animal, le nourrir etc. La seule présence, même temporaire, d'animaux à l'intérieur des maisons pour personnes âgées semble encore avoir un effet spectaculaire sur la condition des patients. Ainsi, grâce à la collaboration des sociétés de protection, (dont celle de la ville d'Ottawa), des chatons et des chiots sont apportés dans ces maisons durant une demi-journée et les résidents peuvent les caresser, les amuser, etc. Les deux ou trois jours suivant la visite, les sujets de conversation ne manquent pas et on a hâte à la prochaine...

En parcourant ces textes du symposium, je me suis soudainement rappelé qu'un des plus beaux présents que j'ai pu faire à ma vieille grand-mère paralysée dans son lit d'hôpital depuis des années aura peut-être été de lui apporter en douce et dans un panier bien déguisé, sa chatte avec sa dernière nichée. Rarement ma grand-mère n'aura été aussi joyeuse durant toute sa vie d'invalide. Et j'en suis bien heureuse aujourd'hui.

Enfin, les conférenciers du symposium ont quand même souligné qu'il existe des risques: le décès ou la perte d'un animal peut considérablement affecter la personne âgée et beaucoup plus, semble-t-il que la personne plus jeune. Le choix doit donc être méticuleusement fait. Nous en discuterons dans une prochaine chronique...□

CUISINER

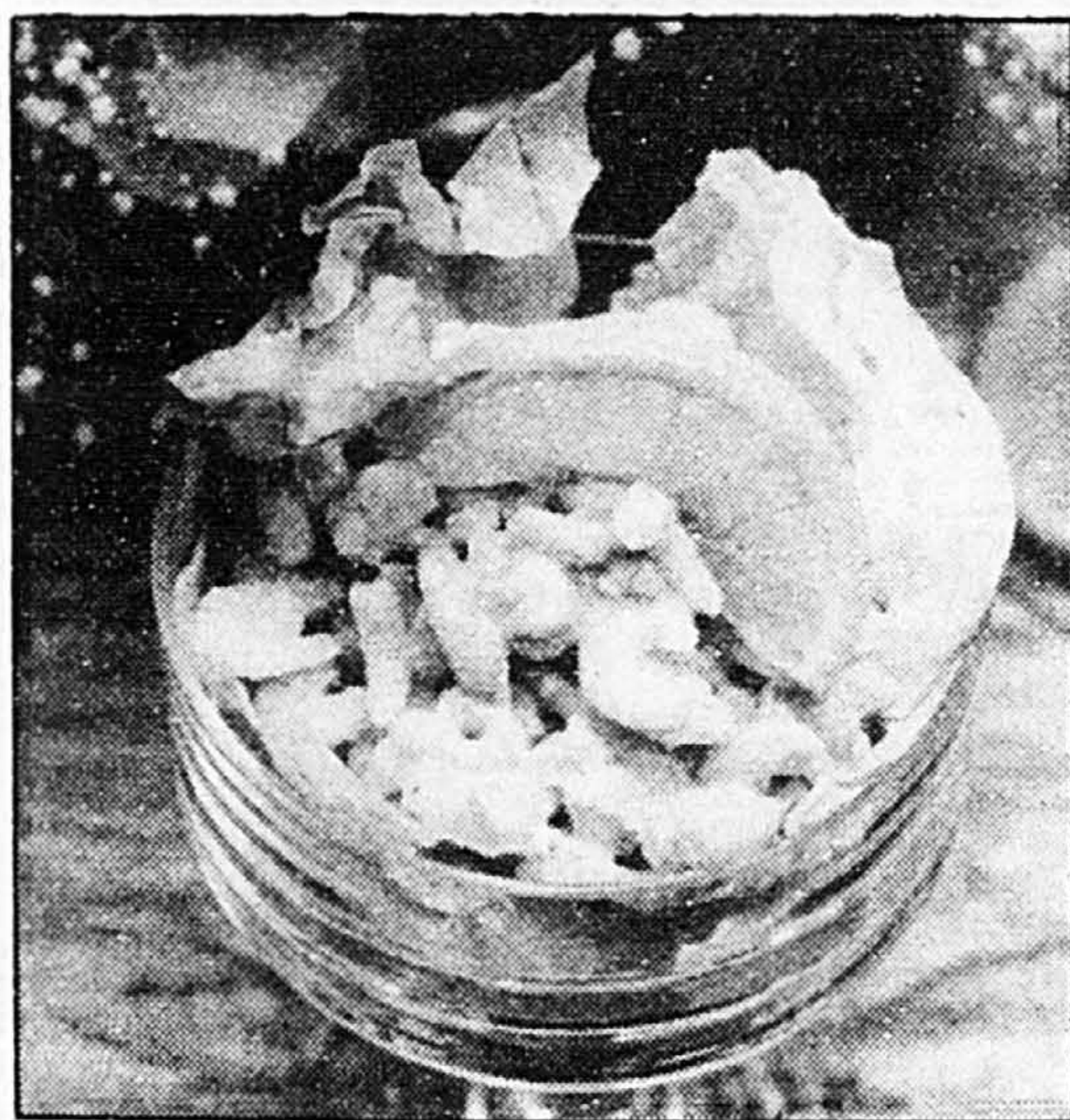


Pol Martin

Pour la Saint-Valentin

Versez-vous un verre de bon vin et suivez-moi vers la cuisine. C'est la Saint-Valentin! l'occasion de montrer à la personne aimée la place qu'elle occupe dans notre vie. Pourquoi, après les crevettes et le steak, ne pas créer un soufflé! Tout en espérant que Cupidon ne nous jouera pas de vilains tours avec ses flèches.

1. Crevettes Valentin



(pour 2 personnes)

- 227 g (8 onces) de petites crevettes de Sept-Îles, cuites*
- 30 mL (2 c. à soupe) de ketchup
- 15 mL (1 c. à soupe) de crème sure
- 5 mL (1 c. à thé) de raifort
- 5 mL (1 c. à thé) de persil haché
- quelques gouttes de sauce Worcestershire
- quelques gouttes de jus de citron
- sel et poivre
- feuilles de laitue pour la garniture

Faire décongeler les crevettes dans l'eau froide et les égoutter. Il est important de bien égoutter les crevettes pour retirer l'eau. Placer les crevettes dans un bol. Ajouter le reste des ingrédients. Assaisonner au goût.

Servir dans des coupes garnies de feuilles de laitue.

*Les crevettes de Sept-Îles sont vendues cuites et congelées.

2. Entrecôtes au poivre vert

(pour deux personnes)

- 2 entrecôtes de 226 g (8 onces)
- 5 mL (1 c. à thé) d'huile
- 15 mL (1 c. à soupe) de beurre
- 1 échalote sèche, hachée
- 114 g (¼ livre) de champignons émincés
- 15 mL (1 c. à soupe) de farine
- 125 mL (½ tasse) de vin rouge sec
- 125 mL (½ tasse) de bouillon de boeuf chaud
- 5 mL (1 c. à thé) de poivre vert écrasé
- 15 mL (1 c. à soupe) de crème sure (facultatif)
- feuilles de cresson pour la garniture
- sel et poivre

Préchauffer le four à 70C (150 F)

Faire chauffer l'huile dans une poêle à frire à feu moyen. Ajouter les entrecôtes et les faire cuire de 2 à 3 minutes de chaque côté.

Saler, poivrer et continuer la cuisson de 2 à 3 minutes.

Dès que les entrecôtes sont cuites, les transférer dans un plat de service. Tenir au chaud dans le four.

Faire chauffer le beurre dans la poêle à frire. Ajouter les champignons et les échalotes; faire cuire pendant 3 minutes.

Ajouter le poivre vert écrasé; mélanger.

Ajouter la farine et prolonger la cuisson pendant 2 minutes.

Verser le vin rouge dans une casserole et le faire réduire de moitié. Ajouter le vin chaud aux champignons et bien mélanger le tout.

Ajouter le bouillon de boeuf; faire mijoter pendant 2 minutes.

Retirer la poêle du feu. Ajouter la crème sure; mélanger le tout.

Napper les entrecôtes avec la sauce. Garnir de cresson.

Servir avec une pomme de terre au four.



3. Le soufflé au Cointreau

(pour quatre personnes)

- 45 mL (3 c. à soupe) de beurre
- 45 mL (3 c. à soupe) de farine
- 125 mL (½ tasse) de lait chaud
- 4 jaunes d'oeufs
- 15 mL (1 c. à soupe) de zeste de citron
- 15 mL (1 c. à soupe) de zeste d'orange
- 50 mL (¼ tasse) de sucre
- 30 mL (2 c. à soupe) de Cointreau
- 5 blancs d'oeufs

Un moule à soufflé de 1,5 L (6 tasses) beurré et saupoudré de sucre.

Préchauffer le four à 190 C (375 F)

Faire chauffer le beurre dans une casserole à feu moyen. Ajouter la farine et mélanger le tout avec une cuillère en bois.

Ajouter le lait chaud, mélanger à nouveau et faire cuire à feu doux de 2 à 3 minutes tout en remuant à l'occasion.

Placer les jaunes d'oeufs dans un bol. Ajouter le sucre (sauf 30 mL 2 c. à soupe) et mélanger le tout avec un batteur électrique pendant 2 minutes.

Ajouter le zeste de citron, d'orange et le Cointreau.

Incorporer le mélange de lait aux jaunes d'oeufs avec un fouet de cuisine. Mettre de côté.

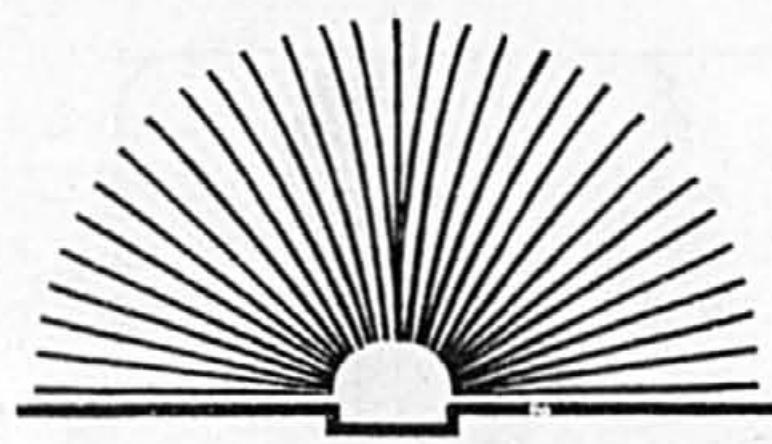
Battre les blancs d'oeufs jusqu'à ce qu'ils forment des pics. Ajouter 30 mL de sucre; continuer de battre pendant 30 secondes.

Plier les blancs dans la pâte à l'aide d'une spatule.

Verser la pâte dans le moule beurré; faire cuire au four de 20 à 25 minutes.

Servir avec un verre de champagne ou un vin blanc mousseux.





Des livres pour tous les goûts et tous les budgets aux Éditions La Presse...



Le guide du vin 83
Michel Phaneuf

Il y a un grand nombre de vins offerts au Québec, environ 750 dans les magasins de la Société des alcools et 560 dans les Maisons des vins. Devant toutes ces bouteilles, même l'amateur averti peut se trouver désorienté. Comment savoir, en effet, quels sont les vins de qualité? Combien de fois l'auteur a-t-il à répondre à ces questions: quels sont les bons bordeaux? Un tel bourgogne à 12 \$, est-ce un bon achat? Ce guide renferme des appréciations sur quelque 775 vins vendus au Québec.

246 pages



LE TEMPS D'UN AUTRE MONDE

Pierre Crabbé, ingénieur et docteur en sciences, et Léon Cardyn, docteur en médecine

Un document à la fois précis et percutant qui s'inscrit dans la lignée des plus grandes contributions de l'heure à la civilisation de demain.

- Un exposé clair et solidement documenté des grands problèmes mondiaux de l'heure.
- L'ébauche d'une solution.

288 pages



KING et son époque
Bernard Saint-Aubin

L'auteur rappelle très fidèlement dans cet ouvrage la longue carrière de cet homme qui, pourtant dénué de magnétisme, respecté mais pas aimé, a battu tous les records de longévité politique non seulement au Canada, mais dans tout l'Empire britannique ou le Commonwealth.

416 pages



Le guide de l'auto 83
Jacques Duval

Acheter une voiture sans se renseigner peut causer des déceptions pendant plusieurs années. Dans la 17^e édition de ce guide, l'auteur analyse les toutes dernières nouveautés ainsi que l'impressionnante production d'automobiles 1983. Il permet ainsi au lecteur de connaître à fond un marché en constante évolution et de prendre, le moment venu, la bonne décision. Le guide de l'auto de Jacques Duval demeure toujours le livre de prédilection des automobilistes québécois.

432 pages / 64 pages couleurs



L'été du GRIZZLY
André Vacher

À la fin de 1980, un ours sème l'effroi dans la région de Banff: en trois occasions, il s'attaque à des humains, tuant un homme et en blessant trois autres. La chasse s'organise. Plusieurs ours tomberont avant que l'on ne retrouve celui que l'on croit être le coupable. L'était-il vraiment? C'est cette histoire vécue que raconte ici André Vacher, tout en renseignant le lecteur sur les mœurs de cet animal et sur les conséquences de la peur qu'il inspire...

200 pages



Mes plus beaux voyages
aux pays du bout du monde
Monique Nuytemans

De Samarkand aux Philippines • De Katmandou au désert australien • Du grand cimetière marin de Truk aux cratères fumants d'Hawaii • De Singapour à Tahiti • De Hong Kong à Bangkok.

Ces pages vous conduiront, par un récit vivant, plein de sensibilité, sur un itinéraire que peu de gens ont pu parcourir dans leur vie.

De si beaux voyages méritaient un beau livre. Le voici!

256 pages, 158 photos, dont 117 en couleurs, couverture cartonnée.



Ce que toute femme doit savoir sur les hommes
Joyce Brothers

Psychologue réputée, l'auteur fait le point des nouvelles relations qui, influencées par l'évolution des comportements sociaux, existent entre les hommes et les femmes et explique avec franchise comment les femmes peuvent le mieux s'adapter à ces relations: dans la vie courante, au travail, dans le mariage et en amour. Un livre pour les femmes... que tout homme devrait lire.

272 pages



Cuisson micro-ondes
Cuisine internationale

Avez-vous déjà fait cuire des pommes de terre en 5 minutes, réussi un gros rôti en 18 minutes, servi une timbale en 6 minutes ou encore perfectionné une crème prise en 3 minutes? Ce très beau livre, illustré de planches couleurs et de dessins, comprend des menus pour toutes occasions exécutés en un temps record.

192 pages, couverture cartonnée-spirale

Offre spéciale aux abonnés de LA PRESSE — 20% de rabais

BON DE COMMANDE

Veuillez me faire parvenir le(s) livre(s) indiqué(s) par un crochet:

	Prix régulier	Prix abonnés de LA PRESSE
() Le guide du vin 83	8,95 \$	7,15 \$
() Le temps d'un autre monde	12,95 \$	10,35 \$
() King et son époque	14,50 \$	11,60 \$
() Le guide de l'auto 83	14,50 \$	11,60 \$
() L'été du GRIZZLY	9,95 \$	7,95 \$
() Mes plus beaux voyages	29,95 \$	23,95 \$
() Ce que toute femme doit savoir sur les hommes	17,95 \$	14,35 \$
() Cuisson micro-ondes	17,95 \$	14,35 \$
() La fine cuisine italienne	19,95 \$	15,95 \$

IMPORTANT: Joignez à cette commande un chèque ou mandat payable aux Éditions La Presse. Vous pouvez également utiliser votre carte de crédit comme mode de paiement.

M/ Card ☐ no ☐

VISA ☐ no ☐

Numéro d'abonné de LA PRESSE

À retourner aux :

Éditions La Presse, Ltée
7 rue St-Jacques, Montréal, Québec
H2Y 1K9

NOM

ADRESSE

VILLE

PROVINCE

CODE POSTAL

TÉL

TOTAL

ci-joint

(plus 1\$ pour frais de poste et manutention)

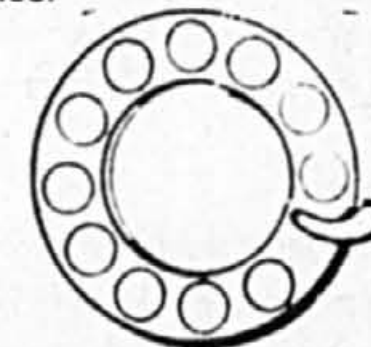
COMMANDEZ PAR TÉLÉPHONE

Service rapide et efficace

285-6984

Économisez temps et argent en commandant vos livres des Éditions La Presse par téléphone. Vous n'avez qu'à composer le numéro 285-6984, donner votre numéro de carte VISA ou MASTERCARD et le tour est joué. Ce service vous est offert du lundi au vendredi de 9h à 16h.

Prière de noter que les échanges et les remboursements ne sont pas acceptés.



En vente également dans toutes les librairies.



La fine cuisine italienne
Pasquale Carpino et Judith Drynan

Cet ouvrage contient plus de 300 recettes clairement expliquées et faciles à réussir. Pasquale vous donne des conseils sur la confection des pâtes maison et la façon de les apprêter, la manière de faire vos propres saucisses et bien d'autres «tuyaux» indispensables.

240 pages, couverture cartonnée-jaquette